

# Le Mois des Étrennes spirituelles

Méditations pour chaque jour du mois de Janvier

*Suivi du Traité des Petites Vertus*

Chanoine Ricard



Librairie Périsse Frères  
38, Rue Saint-Sulpice  
1886

Les Douze Mois de l'Année sanctifiés dans la prière

Volume I

Le Mois des Étrennes Spirituelles

## Le dernier jour de l'année

31 décembre

*Exercice tiré des œuvres du P. Nouet*

Prenez aujourd'hui un quart d'heure, pour vous présenter devant le Saint-Sacrement, ou bien au pied du Crucifix dans votre Oratoire, et faire, en la présence de Dieu, le projet de toutes vos actions et pratiques de vertus de l'année suivante.

I. Pensez, premièrement, au remède de vos plus considérables défauts et des passions qui vous portent le plus de préjudice, afin de vous en garantir l'année prochaine. Voyez le déplaisir qu'elles donnent à Jésus-Christ, le mauvais exemple que les autres peuvent en tirer, le tort que vous en recevez vous-même, et le trouble qu'elles vous occasionnent.

II. En second lieu, renouvelez le désir de garder soigneusement toutes vos pratiques spirituelles, et d'avancer dans la perfection.

III. En troisième lieu, choisissez la matière de votre examen particulier pour toute l'année. Oh ! si vous pouviez tous les ans vous défaire d'un vice en particulier et acquérir la vertu qui lui est contraire, que vous feriez grand progrès en peu de temps !

IV. En quatrième lieu, pensez aux moyens de vous bien comporter envers Dieu. Faites un ferme propos de marcher toujours en sa présence ; d'avoir une grande pureté d'intention dans tous vos actes, ne cherchant qu'à lui plaire et ne craignant que de lui déplaire ; de vivre entre les bras de sa Providence, vous confiant en sa bonté, recourant à lui dans toutes vos affaires, et prenant de sa main tout ce qui vous arrivera ; de traiter avec lui dans tous vos exercices spirituels, avec toute la révérence, l'attention, l'application et la perfection qu'il mérite et qu'il vous sera possible.

V. En cinquième lieu, pensez aux moyens de vous bien comporter avec le prochain, et faites une ferme résolution de n'offenser jamais personne, ni en paroles, ni en actions ; de ne prendre jamais plaisir à écouter les médisances ; d'avoir de l'amour et de l'estime pour tous, ne méprisant jamais personne et ne vous préférant à aucun ; d'user de douceur et d'affabilité envers tous, tâchant de gagner les cœurs plus à Jésus-Christ qu'à vous ; de compatir aux personnes affligées et de les soulager de tout votre pouvoir, au moins par des prières et de bonnes paroles, si vous ne le pouvez pas autrement ; et enfin de supporter tous leurs défauts, vous souvenant que vous ne vivez pas avec des anges, mais avec des hommes fragiles et sujets à pécher.

VI. En sixième lieu, pensez sérieusement aux moyens de vous gouverner vous-même, et faites un ferme propos de retrancher le soin excessif de votre corps et d'augmenter celui de votre âme ; de garder surtout la pureté de votre cœur, en fuyant les péchés les plus légers et les effaçant au plus tôt de vos larmes, lorsque vous y serez tombé ; de conserver soigneusement la paix intérieure de l'âme et de ne donner entrée à aucune chose qui puisse la troubler ; et enfin, de faire réflexion sur vous-même, pour voir si vous reculez ou si vous avancez dans le service de Dieu, dans la victoire de vos passions et dans l'exercice des bonnes œuvres.

VII. En dernier lieu, offrez ces saintes résolutions à Jésus-Christ dans la crèche, le priant de vous donner sa bénédiction et la grâce de les accomplir parfaitement. Invoquez le secours de la bienheureuse Vierge, de Saint Joseph, de votre bon ange, de votre saint patron, et de tous les saints protecteurs qui doivent vous échoir l'année prochaine. Regardez cette année comme la veille de l'éternité, et faites en sorte que, si c'est la dernière de votre vie, vous ayez en mourant la consolation de l'avoir bien employée.

**Pratiques :** Récitez lentement et pieusement : Le *Miserere* pour demander pardon à Dieu des fautes commises dans le courant de l'année qui finit. Le *Te Deum*, pour le remercier des grâces reçues et le *Veni Creator*, pour implorer les lumières et l'assistance de l'Esprit Saint sur l'année qui commence.

# Première étrenne spirituelle

1<sup>er</sup> Janvier

## Les vertus : bouquet de fleurs chrétiennes

### Offrande

Jésus, qui vous êtes appelé vous-même, dans vos Saints livres, « la fleur du champ », souffrez que, en ce premier jour de l'année nouvelle, je vous apporte l'offrande des fleurs qui naissent dans le champ sacré de votre Eglise. Je suis, moi aussi, ce champ, puisque je suis de l'Église. Je voudrais produire ces fleurs que vous aimez, les vertus chrétiennes. Je prends la résolution de les cultiver avec plus de soin que par le passé ; à vous de leur donner le rayon de soleil qui leur manque et la sève dont elles ont besoin, en daignant m'accorder votre grâce, sans laquelle nulle âme ne fleurit.

### Méditation

Les vertus chrétiennes sont la divine floraison des âmes, et l'Église est le champ où croissent ces fleurs. « Le juste, dit la sainte liturgie, fleurira éternellement devant le Seigneur ».

Mais, et c'est une remarque importante basée sur l'étude attentive des Livres saints, on ne peut nommer les fleurs sans les fruits, car la Sainte Ecriture se plaît à unir souvent ces deux symboles. Dans l'ordre de la nature, il y a des fleurs qui ne semblent créées que pour le plaisir des yeux et auxquelles on ne demande aucun fruit ; dans l'ordre de la grâce, c'est toujours le fruit qu'on cherche et qu'on aime dans la fleur. Nulle vertu chrétienne, en effet, nulle sainteté ne peut demeurer inactive, elle doit produire des œuvres saintes, et c'est pour cela que, dans les cantiques, l'âme chrétienne est invitée à considérer « si les fleurs produiront leurs fruits ».

Bien plus, ajouterai-je avec l'aimable auteur des *Etudes sur le symbolisme de la nature*, ces fleurs de l'Église sont tellement fécondes que l'Esprit-Saint les prend déjà pour des fruits : « Mes fleurs sont des fruits », dit-il. Fleurs et fruits, vertus aimables, âmes saintes et angéliques, œuvres sublimes que la religion inspire, c'est vous qui êtes la gloire et l'ornement de l'Église. C'est sur vous qu'elle s'appuie, c'est avec vous qu'elle se console, attendant sa parfaite union avec Jésus-Christ dans le ciel : et telle est, suivant Saint Bernard, l'explication de cette parole de l'Épouse dans les saints cantiques : « Soutenez-moi sur les fleurs et affermissez-moi avec les fruits, parce que je languis d'amour ».

Ainsi que l'Église, chaque âme chrétienne doit avoir ses fleurs et ses fruits, c'est-à-dire, des vertus qui produisent des œuvres !...

Ô mon Dieu, que mon sol est aride ! Je me souviens cependant qu'aux premières années de mon enfance, des fleurs y avaient apparu : la candeur, la simplicité, la foi naïve, la piété que j'avais reçue de ma mère. Mais le souffle des tentations les a bientôt flétries, et elles sont demeurées stériles. O mon Dieu, faites reflourir mon âme, et que ce soit pour porter des fruits.

Pendant ce mois, nous nous proposerons d'acquérir les vertus chrétiennes, dont la floraison surnaturelle est la parure du champ de l'Église. Mais, pour obéir à l'avertissement du Saint Esprit et pour nous orner de vertus véritables, nous étudierons avec soin les caractères pratiques de chacune d'elles en particulier, afin de travailler courageusement à nous en revêtir et de ne point nous borner à des fleurs sans fruits.

Ô mon âme, c'est à toi que s'adressent les paroles du livre inspiré, au début de ce mois : « Fleurissez, ô fleurs, répandez votre parfum, poussez vos branches de grâce et chantez vos cantiques au Seigneur, pour le bénir dans ses ouvrages ». Mets-toi donc à l'œuvre. Le monde, en ces jours, multiplie ses dons, ses offrandes, ses étrennes ; il les prodigue à la porte de tous ceux que l'amitié, les liens du sang, l'ambition ou l'intérêt désignent à ses présents. Le divin enfant Jésus, dans sa crèche, te demande aussi ses étrennes ; offre-lui celles qu'il préfère, les fleurs et les fruits des vertus qu'il est venu assigner à la terre.

**Pratique :** Former la résolution de méditer, chaque jour de ce mois, sur l'une des vertus chrétiennes qui seront proposées à notre attention et s'engager, par un ferme propos sérieux, d'en offrir des actes à Dieu, comme étrenne spirituelle de chaque jour, persuadé que Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, récompensera largement la bonne volonté de notre cœur.

## Deuxième étrenne spirituelle

2 Janvier

### Un lingot d'or : La foi

#### Offrande

Votre grand docteur, Saint Augustin, nous enseigne que l'or signifie la foi. C'est cet or que je veux, ô mon divin Roi Jésus, superposer au fondement, qui est vous même, et à la base de mon édifice spirituel. Je vous l'offre, comme les Mages vous l'offrirent, avec la même docilité d'entendement et un ardent désir de voir mon présent accepté comme le fut le leur.

#### Méditation

Je ne veux pas méditer les raisons et les motifs de ma foi. Une pensée absorbe mon âme, dès que j'aborde ce sujet. Dieu, abîme de gloire et de splendeur, source unique de toute vérité, en me donnant la foi et en me révélant ses mystères augustes, m'a appelé à son admirable lumière, m'a retiré de la puissance des ténèbres, suivant l'énergique expression de Saint Pierre, et m'a fait passer sous le doux empire de son Fils bien-aimé. Voilà quelle pensée domine toutes les autres, quand je songe au bienfait de la foi. Elle est un don, et un don inestimable. Combien dès lors ne suis-je pas obligé d'en rendre à Dieu de vives actions de grâces !

Mais, la foi est une vertu, la première des vertus théologiques, et il est bien des points où l'on peut manquer à cette vertue-reine.

Notre foi doit être vraie et intime, au lieu de se contenter des apparences et des démonstrations extérieures. Elle doit être universelle, s'étendant à toutes les vérités révélées, jusqu'à celles qui nous se blent moins importantes, et sans aucune exception.

Elle doit être ferme et sans nulle hésitation, refusant énergiquement d'écouter ce que nos sens et notre raison pourraient nous suggérer de contraire aux vérités révélées.

Elle doit être agissante et traduire dans les actes de la vie les croyances du dedans ; le poète l'a dit avec raison : « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère. »

Elle doit être basée sur le motif surnaturel de la foi, c'est-à-dire sur ce que Dieu a révélé à son Eglise les vérités que celle-ci propose à notre croyance.

Elle doit être simple, évitant de pénétrer trop avant dans les mystères, de vouloir trop les approfondir par des raisonnements trop humains, qui donnent lieu à mille tentations capables d'ébranler la foi. Pour ne pas tomber dans ce péril qui est grave, évitons les lectures, les conversations et les compagnies qui pourraient être, pour nous ou pour les autres, une source de ces mêmes tentations.

Que si l'on est assailli par les tentations dont je parle et que le démon obsède l'esprit de doutes contraires à la foi, au lieu de raisonner et de se fatiguer à les résoudre, il faut tout d'abord s'humilier, puis mourir à Notre Seigneur, lui disant comme les apôtres : « Seigneur, augmentez en moi la foi ! » Il faut ensuite prendre plaisir à catéchiser les pauvres, les enfants, les simples et les ignorants : il y en a tant aujourd'hui, même dans la meilleure société, parmi ceux que le monde estime savants et à qui il ne manque qu'une seule science, la vraie ! Enfin, il faut faire souvent des actes de foi, en particulier, sur les vérités qu'on a le plus de peine à croire.

Mon Dieu, les saints se sont fait un bonheur de tout abandonner et de tout perdre pour conserver la foi ; c'est qu'ils étaient bien persuadés que la foi est le fondement de tous vos dons, qu'elle les élevait à la dignité d'enfants de Dieu et que sans elle ils ne pouvaient vous plaire. Accordez-moi la grâce d'entrer dans ces sentiments et de les imiter.

**Pratique :** À l'exemple des saints, et en particulier des saints martyrs qui ont eu le bonheur de donner leur sang pour la foi, se mettre dans la disposition d'esprit et de cœur de moins redouter la perte de la vie que la perte de la foi.

## Troisième étrenne spirituelle

3 Janvier

### Un écrin de pierres précieuses : L'esprit de foi

#### Offrande

Il ne suffit pas, ô mon Dieu, les saints docteurs me l'apprennent, il ne suffit pas de superposer la foi sur le fondement de notre édifice spirituel, qui est Jésus-Christ ; il faut être encore, nous dit Saint Ambroise, semblables à des pierres précieuses par la pureté de notre doctrine, par la sainteté de notre vie et par l'obéissance habituelle à la loi de Dieu, laquelle consiste à mener ici bas cette vie surnaturelle que les maîtres de la vie spirituelle appellent l'esprit de foi. Daignez me permettre de vous offrir ces pierres précieuses durant mon exil, afin que je puisse être un jour au ciel la plus petite pierre de votre couronne.

#### Méditation

La vie de la foi est une participation à la vie divine de Jésus-Christ, qui nous rend saints comme lui. Quelle grandeur ! Combien il est avantageux à mon âme de vivre de cette vie, de s'animer de cet esprit !

En quoi consiste cette vie ? Vivre selon la foi, c'est faire de la foi le principe et la règle de ses sentiments et de ses actions et de toute sa conduite.

L'âme qui a ce bonheur regarde les choses uniquement selon les vues que la foi lui en donne; elle en juge selon ses lumières, elle les estime selon la valeur que la foi lui découvre, au lieu d'imiter ces âmes mondaines et terrestres qui méprisent ce que le monde méprise, estiment ce que le monde estime, sans songer au jugement que Dieu en porte et à ce que la foi leur en apprend.

L'âme imprégnée de l'esprit de foi se laisse pénétrer par les maximes de cette vertu au point d'endurer la pauvreté, d'estimer l'abjection, d'aimer les souffrances, au lieu de soupirer, comme tant d'autres, après les richesses, les honneurs et les plaisirs de la vie.

Dans ses difficultés, ses embarras et ses doutes, elle a recours à la foi et la fait présider à toutes ses délibérations, prenant garde de ne rien résoudre que par un motif de foi ou une raison chrétienne. Dans toutes ses actions, et principalement dans ses pratiques de vertu, elle se garde des choses purement naturelles, comme de donner l'aumône seulement par compassion humaine, de ne servir le prochain que pour en être servi, de ne garder la modestie que par respect humain, de ne réprimer ses passions que pour jouir d'une réputation de vertu. Elle se garde surtout des intentions naturelles dans ses exercices de piété, comme tant de personnes pieuses qui ne cherchent pas tant à plaire à Dieu, comme la foi leur en fait un devoir, qu'à se complaire dans les douceurs et les consolations sensibles.

Pour établir en elle cette vie sainte de la foi, elle renonce souvent à la sagesse humaine et à la prudence du siècle, dont les maximes contredisent celles de Jésus-Christ.

Elle s'accoutume à se nourrir des vérités chrétiennes, se plaisant à y penser souvent, et mettant tout son bonheur à les bien méditer et à s'en pénétrer.

**Pratique :** Chercher et apprendre les saintes maximes de l'Évangile, qui sont si opposées aux maximes du monde, pour en faire toujours les principes de sa conduite, de manière à pouvoir dire avec l'Apôtre : « Je vis en la foi du fils de Dieu ! »

---

## Quatrième étrene spirituelle

4 Janvier

### Une palme de martyr : La profession de foi

#### Offrande

Courageusement, avec un saint enthousiasme, les martyrs entraient dans l'arène et jetaient leur credo à la face du monde. Vous bénissiez, ô mon Dieu, leur généreuse profession de foi, et, dans le ciel, ils balancent triomphalement devant votre trône leurs palmes empourprées. Souffrez, ô Roi, ô Maître, ô Dieu, que j'aspire à leur généreux amour, ne pouvant aspirer à leur gloire.

#### Méditation

Il est une parole de Jésus-Christ, qui doit guider nos pensées et inspirer nos résolutions à l'égard de la foi : « Je reconnâtrai devant mon père ceux qui m'auront confessé et reconnu devant les hommes ». Il ne suffit donc pas de croire dans son cœur, il faut faire profession de la foi, c'est-à-dire, qu'il faut rendre témoignage à la foi de Jésus-Christ par ses pensées, par ses paroles et par ses œuvres :

1° *Par ses pensées.* Quand surgit une pensée, un doute, une tentation contre la foi, il faut témoigner intérieurement à Notre-Seigneur combien on veut croire sans raisonner et combien on met toute sa confiance en la parole divine. Il faut alors lui offrir un sacrifice entier de ses lumières, captivant humblement l'esprit sous l'obéissance de la foi.

Si l'on entend avancer une maxime contraire à la foi, il faut, pour réparer l'injure faite à Dieu, faire un acte de foi en la vérité opposée à cette maxime.

Pour suivre le conseil et la maxime des saints, il faut renouveler de temps en temps dans son cœur la profession solennelle qu'on a faite au baptême, de croire toutes les vérités que Dieu a révélées à son Eglise et de vivre conformément à ce que ces vérités nous enseignent.

2° *Par ses paroles.* Quand on récite le symbole de la croyance chrétienne, il faut le faire avec esprit de foi, c'est-à-dire avec une grande attention, avec un profond respect et avec une soumission aveugle aux vérités qu'il renferme. De même, quand on lit les Evangiles et les autres livres inspirés.

Mais surtout, gardons-nous d'être de ceux dont parle l'Apôtre, qui rougissent de l'Evangile, qui retiennent injustement la vérité dans l'ombre, et qui, par honte, par lâcheté ou tout autre motif coupable, n'osent soutenir les maximes chrétiennes devant ceux qui les combattent. Ayons au contraire le courage de nos convictions, ne rougissons pas d'être chrétiens, et, quand nous parlons du monde et des choses du monde, que ce soit avec mépris, comme la foi nous l'apprend et comme notre baptême nous y oblige.

3° *Par ses œuvres.* N'imitons point ces orgueilleux qui ont honte de paraître chrétiens, de faire le signe de la croix, de se mettre à genoux ou de faire leurs prières quand ils sont vus. Ce même respect humain empêche aussi quelquefois de servir les pauvres, de les assister, de les instruire, etc. En un mot, de montrer sa foi par les bonnes œuvres, selon l'invitation pressante de Saint Jacques. Dans toute occasion, au contraire, protestons hautement que nous sommes chrétiens, consacrés à la Trinité sainte, véritables disciples et imitateurs de Jésus-Christ, et faisons voir que nous mettons en cela notre gloire.

**Pratique :** s'exciter souvent à professer généreusement sa foi par la pensée du désaveu qui attend les lâches qui auront rougi de Jésus-Christ devant les hommes. « Celui qui rougira de moi et de mes paroles, a-t-il dit lui-même, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire ».

## Cinquième étrenne spirituelle

5 Janvier

### Une branche de lys : L'espérance chrétienne

#### Offrande

Seigneur, vous l'avez dit vous-même : « Considérez les lys des champs ; Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme un lys ». Choisisant, remarque Saint Ambroise, l'exemple d'une fleur que Dieu se plaît à vêtir et à parer magnifiquement, afin de nous faire mieux comprendre que la créature raisonnable, qui est l'homme, pourra sans présomption, espérer autant et plus qu'une fleur de sa bonté infinie ! Daignez donc me permettre de vous offrir ce symbole de mon espérance chrétienne et le mon entière confiance en vous.

#### Méditation

L'espérance chrétienne demande que l'âme, bien persuadée de la puissance et de la bonté de Dieu, appuyée sur les promesses infaillibles et sur les mérites de Notre-Seigneur, s'attende à le posséder dans l'éternité, et à recevoir pour cela en cette vie tous les secours nécessaires, pourvu que, de sa part, elle ne manque pas de lui être fidèle.

En conséquence, une âme vraiment chrétienne se persuade bien que Dieu veut sauver tous les hommes et qu'il leur donne à tous les moyens de se sauver, Forte de cette croyance, elle ne se laisse jamais aller au découragement, persuadée que Dieu ne permettra pas qu'elle soit tentée au-dessus de ses forces et qu'il ne l'abandonnera jamais si elle ne l'abandonne auparavant elle-même. Que s'il lui arrive d'offenser Dieu, elle retourne bien vite à lui et se jette à ses pieds avec la contrition et la confiance de l'enfant prodigue, au lieu de le faire, comme Caïn, après son crime. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il faille présumer trop de la miséricorde divine et, sous le prétexte de la volonté que Dieu a de sauver tous les hommes croupis dans le péché, différer sa conversion, omettre la pratique des bonnes œuvres, en un mot, négliger l'affaire de son salut.

Cette présomption écartée comme étant l'excès opposé au désespoir, dans tous nos besoins spirituels et temporels, soyons fidèles à implorer le secours de Dieu, avec toute la confiance que doivent avoir des enfants pour leur père. Il sait bien que nous avons de grands besoins et de puissants ennemis : pour nous délivrer des uns et nous mettre à couvert des autres, il veut être lui-même notre force, notre sûreté et notre espérance.

Appuyons-nous donc uniquement, pour le présent comme pour l'avenir, sur la bonté de notre Père céleste. Ne comptons pour rien la faveur, le crédit et l'appui des créatures ; et, si nous sommes quelquefois obligé d'y recourir, regardons-les comme des instruments de la Providence, ne cherchons jamais leur secours avec empressement, et ne nous inquiétons aussi jamais, quand nous nous en voyons privés. Disons alors : « Le Seigneur est mon protecteur, que pourrais-je craindre ? »

Dans toutes nos entreprises, nos affaires et notre conduite, agissons toujours avec autant de soin que si tout le succès dépendait de nous, mais ne l'attendons que de la bénédiction de Dieu.

Enfin, dans quelque état et quelque extrémité que nous puissions nous trouver, soit pour le corps ou pour l'âme, soit pour nous-même ou pour les autres, imitons dans sa confiance ce grand patriarche qui reçut de Dieu toutes sortes de bénédictions pour avoir espéré contre toute espérance.

**Pratique :** L'espérance n'étant point seulement de conseil, mais de précepte, il en faut faire des actes de temps en temps, et nous y sommes particulièrement obligés quand nous sommes tentés contre cette vertu.



## Sixième étrenne spirituelle

6 Janvier

### Un morceau d'or passé au creuset : la Charité envers Dieu

#### Offrande

L'or fut le premier présent que les Mages déposèrent en ce jour à vos pieds, ô divin Enfant Jésus, et, selon que l'Église le chante dans son hymne, c'est la charité qui offrit l'or. Enfant de l'Église et héritier de la foi des Mages, je n'ai ambitionné que l'or de la charité de Jésus-Christ, selon le conseil que vous donniez vous-même à une âme : « Je te conseille de m'acheter l'or, car tu ne sais pas à quel point tu es pauvre, misérable, aveugle et nu ». C'est ce même or que je viens vous offrir.

#### Méditation

La vertu de charité consiste, c'est Notre-Seigneur qui nous l'a lui-même enseigné, à aimer Dieu par-dessus toutes choses, de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme et de toutes nos forces.

1° *Il faut aimer Dieu.* Dieu est infiniment bon, infiniment parfait, et il mérite infiniment d'être aimé. Il veut que nous l'aimions, il nous le permet, il nous le commande, il nous menace de sa colère si nous ne l'aimons point, il nous promet de grandes récompenses si nous l'aimons, il veut que la terre ait part au bonheur du ciel !

2° *Il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses.* Aucun bien de ce monde, aucune créature, rien, pas même sa propre personnalité ne saurait être comparé à Dieu. Être à lui, le servir, lui plaire, cela vaut mieux que toutes les richesses, toutes les grandeurs et tous les plaisirs de la terre. Soyons donc disposés à nous séparer de tout, de nos parents, de nos amis, plutôt que de manquer de fidélité à Dieu. Sacrifions-lui notre propre satisfaction, notre santé et jusqu'à notre propre vie, plutôt que de perdre sa grâce et que de l'offenser.

3° *Il faut aimer Dieu de tout son cœur.* Le cœur de l'homme ne saurait manquer à ce rigoureux devoir de n'aimer que Dieu, et tout le reste en Dieu et pour Dieu.

Cette disposition de cœur donne à l'âme, qui a la vertu de charité, un désir continuel et très ardent de voir Dieu connu, aimé, servi, loué et exalté par toute la terre.

Jalouse de l'honneur et de la gloire de Dieu, cette âme ne peut voir sans une douleur extrême combien il est offensé dans le monde ; elle répare de son mieux cet honneur par des actes d'amour et d'amende honorable.

4° *Il faut aimer Dieu de tout son esprit.* L'âme qui se complaît vraiment en Dieu n'a point de plus grande joie que de penser souvent à lui et au moyen de répondre parfaitement à ses desseins, de méditer sur les perfections divines, de s'occuper de ses bontés, de s'entretenir de ses grandeurs, de se reposer en se perdant dans ses saints abîmes, d'admirer combien il est grand et élevé au-dessus de tout être.

5° *Il faut aimer Dieu de toute son âme.* Cela consiste à lui assujettir ses passions dans l'unique but de lui plaire, en n'usant de ses facultés intérieures et de ses sens extérieurs que pour le service et pour la gloire de Dieu, ne trouvant plus rien de solide en ce monde, en dehors du divin amour.

6° *Il faut aimer Dieu de toutes ses forces.* Toutes, sans réserve, doivent être employées à servir Dieu, n'en épargnant aucune quand il s'agit d'accomplir sa volonté. Puisqu'il est certain que rien ne peut arriver en ce monde sans l'ordre ou sans la permission de Dieu, soumettons-nous avec amour et avec respect à tout ce qu'il lui plaira de nous ordonner ; adorons sa conduite dans l'adversité comme dans la prospérité, dans le délaissement comme dans les consolations, dans les privations comme dans les jouissances, et confions-nous à sa volonté divine pour le temps et pour l'éternité.

**Pratique :** S'abandonner au Saint-Esprit, afin qu'il grave bien avant dans notre cœur cette loi d'amour et qu'il nous fasse accomplir avec toute la perfection possible, « ce premier et ce plus grand parmi tous les commandements ».

## Septième étrenne spirituelle

7 janvier

### L'encens : l'amour de Jésus-Christ

#### Offrande

En vous présentant l'encens, ô divin Enfant Jésus, les Mages témoignèrent de leur foi en votre divinité. Je vous l'offre avec eux, afin de vous prouver mon entière soumission et mon vif désir d'être un de vos disciples les plus aimants et les plus fidèles.

#### Méditation

Dieu le Père nous a tous destinés à être des images parfaites de son fils. Dans ce dessein, il nous le donne pour être le principe, le modèle et l'âme de toutes nos actions. Ô grande et sublime vocation du chrétien d'être appelé à imiter la vie et les actes d'un Dieu, et de les avoir pour modèles !

Une âme chrétienne, qui aime Jésus-Christ, s'attache à faire toutes ses actions en vue de Notre-Seigneur, c'est-à-dire par imitation, par dépendance et par union.

1° *Par imitation.* Persuadée de la grandeur de sa vocation chrétienne, l'âme dont je parle est fidèle à agir par imitation de Notre-Seigneur et tâche de suivre son exemple.

Pour cela, elle a souvent devant les yeux au divin modèle, elle prend plaisir à en observer les moindres traits pour les imprimer dans son cœur et les exprimer dans ses actes. Elle considère, non-seulement d'une manière générale, mais encore dans le détail, comment Jésus-Christ s'est conduit extérieurement dans tous ses actes, quelle religion il a témoignée à son Père, quelle a été sa charité pour le prochain, son mépris de soi-même, son horreur pour le péché, son éloignement pour le monde ; puis, elle a soin de l'imiter dans son extérieur et de tracer en elle-même une fidèle copie de ce divin exemplaire. Afin de perfectionner cette copie, elle pénètre jusque dans le fond et dans l'intérieur de ce divin modèle pour en découvrir les dispositions, afin d'y conformer les siennes et de régler sur cela toute sa conduite.

2° *Par dépendance.* L'âme qui aime Jésus-Christ agit toujours par dépendance de Notre-Seigneur, dans la vertu de son esprit et par la force de sa grâce. Pour cela, elle renonce à son esprit propre et à tout ce qui est elle-même, reconnaissant son aveuglement et sa faiblesse ; puis elle s'abandonne entre les mains de Jésus-Christ comme un simple instrument, et elle ne se regarde que comme un membre n'ayant de vie et de mouvement que par l'influence de son chef.

Fidèle à porter Notre-Seigneur en elle-même, cette âme, conserve la vie et les vertus de Jésus-Christ dans son intérieur ; elle garde son divin nom gravé au fond du cœur, elle le reçoit le plus souvent possible dans la sainte communion. Elle donne à ce divin Maître tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est, ne désirant de vivre que pour lui, ne voulant rien posséder que pour lui et pour sa gloire. Elle tâche de n'aimer que ce qu'il aime, renonçant à toute attache déréglée, bannissant même de son cœur les affections purement humaines, regardant uniquement Jésus dans les personnes qu'elle aime.

3° *Par union.* Il faut unir par désir et par prière ses actions à celles de Jésus-Christ, lesquelles, étant d'une valeur infinie, couvrent les défauts et l'infirmité des nôtres, et les rendent en quelque sorte divines. Saint Paul recommande vivement nous en cette pratique, les saints l'ont tous embrassée avec ardeur ; l'Église donne constamment l'exemple, en faisant toujours ses prières dans cette union, quand elle termine toutes ses oraisons en disant : « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ » ; enfin, c'est la grande dévotion des anges et des saints dans le ciel.

**Pratique :** Étudier le grand amour du Père Éternel pour son Fils bien-aimé, en qui il a mis toute sa complaisance, et se proposer cet amour comme le modèle le plus élevé de l'amour que nous devons avoir pour Notre-Seigneur.

## Huitième étrene spirituelle

8 Janvier

### Des flots d'huile : la Charité envers le prochain.

#### Offrande

L'huile, qui symbolise toutes les effusions de l'Esprit-Saint, est aussi l'emblème de la douceur avec laquelle nous devons traiter nos frères. C'est ce que vous nous avez exprimé, ô mon doux Maître, par l'huile que le bon Samaritain versa avec amour sur les plaies du pauvre blessé. Souffrez qu'à mon tour, je vous offre ces mêmes flots d'huile, aimant le prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

#### Méditation

Prévoyant les efforts de la chair et du démon pour détruire, ou du moins, pour diminuer beaucoup en nous la charité envers le prochain, non-seulement Dieu nous en fait un commandement exprès, mais encore il veut que l'amour que nous avons pour nous-même soit la règle de notre amour envers le prochain.

Saint-Paul, préoccupé de cette pensée et, après nous avoir rappelé que « celui qui aime le prochain accomplit la loi », a énuméré les qualités de la véritable charité.

1° La véritable charité est *patiente*. Elle supporte sans chagrin et sans peine les humeurs, les faiblesses et les imperfections du prochain.

2° Elle est *douce*. Elle ne laisse jamais échapper des paroles dures et piquantes; ne reprend pas avec aigreur, ne commande pas avec empire.

3° Elle n'est *point jalouse*. Loin d'envier le bonheur du prochain, et de s'affliger de ses succès, elle lui en souhaite autant qu'à elle-même et ne s'en réjouit pas moins que de ses propres avantages.

4° Elle *n'agit point par caprice* et par humeur. Elle ignore la feinte, la dissimulation, la flatterie. Elle n'est point légère, ni inconstante, ni téméraire.

5° Elle *ne s'enfle point* d'orgueil. Pleine d'estime pour son prochain, elle a beaucoup de déférence pour lui.

6° Elle n'est *pas ambitieuse*. Il n'est rien, quelque bas et humiliant que ce puisse être, qu'elle n'embrasse de tout son cœur pour l'amour de ses frères.

7° Elle n'est *point intéressée*. Faisant son bonheur des avantages du prochain, elle est infiniment éloignée de tout intérêt propre.

8° Elle *ne s'aigrit et ne se pique jamais* contre personne, conservant toujours des sentiments de tendresse et de bienveillance pour tout le monde, quelque sujet de mécontentement qu'elle en reçoive.

9° Elle *ne pense pas au mal* qu'on a pu lui faire. Elle l'excuse, elle le pardonne, elle l'oublie.

10° Elle *ne se réjouit point de l'impiété*, de la mauvaise vie et des dérèglements du prochain ; mais elle met toute sa joie à le voir avancer dans les sentiers de la vérité et dans les voies de la justice par la pratique des vertus.

11° Elle *endure tout*, et sa constance à servir le prochain ne peut-être ébranlée ni par le mépris, ni par aucune tentation.

12° Elle *croit tout le bien* qu'on peut croire du prochain, et elle défère sans peine à ses sentiments.

13° Elle *ne désespère* de la conversion de qui que ce soit, et, comme elle ne perd jamais la bonne opinion qu'elle a de son prochain, elle espère toujours qu'il se rendra à Dieu.

14° Elle porte avec courage toutes sortes de charges, infatigable dans les emplois et ne succombant jamais sous le poids des fardeaux qu'on lui impose.

**Pratique :** Pour observer la loi de la charité envers le prochain, il faut suivre exactement les deux grandes règles que nous en donne l'Écriture : « Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit, et faites-lui ce que vous voudriez qu'il vous fit ».

## Neuvième étrenne spirituelle

9 janvier

### Un roseau : L'amour des ennemis

#### Offrande

Ô Jésus, l'un des signes prophétiques par lesquels vous vous êtes annoncé au monde est celui-ci : « Il n'achèvera pas de briser le roseau déjà froissé », et vous vous êtes appliqué à vous-même cette parole du prophète Isaïe. Seigneur Jésus ! que votre bonté est touchante ! froissé et meurtri par mes propres fautes, je viens à vous sans crainte. Loin de me briser, vous guérissez mes plaies, et lorsque le vent orageux du mal m'incline jusqu'à terre, soutenu par vous, je relève mon front pour vous louer et vous bénir, tout comme le roseau battu des vents. En reconnaissance, je vous offre ce symbole et les saints désirs et la vertu qu'il signifie.

#### Méditation

La charité que Jésus-Christ nous a ordonné d'avoir pour nos ennemis demande que nous les aimions, que nous en parlions avantageusement, que nous priions pour eux et que nous leur fassions du bien, toutes choses que le Bon Maître nous a enseignées sur la Croix, en mourant pour ses ennemis.

1° Dès lors, une âme vraiment chrétienne aime ses ennemis. Pour cela elle ôte de son cœur et de son esprit non-seulement tout désir et toute pensée de vengeance, mais encore toute espèce d'animosité ne conservant pas le moindre mouvement de haine contre eux. Elle se fait toute la violence nécessaire pour les aimer cordialement et avec tendresse ; elle leur donne des témoignages d'affection, sans se contenter de dire qu'elle ne leur veut point de mal. Suivant l'avis que nous donne l'apôtre de n'attendre jamais au lendemain, elle cherche l'occasion de se réconcilier promptement avec eux. Elle les prévient même, sans s'arrêter à cette pensée qu'ayant plus de torts qu'eux, ou qu'étant ses inférieurs, c'étaient à eux à faire les premières démarches et à rechercher son amitié.

2° Elle en parle avantageusement, se gardant bien non-seulement d'exagérer le tort qu'ils lui ont fait, de s'en plaindre jamais et d'en rien témoigner, mais encore prenant soin de les excuser quand on en parle mal, d'en dire tout le bien possible et de se comporter de manière à faire voir, au moins, qu'il ne lui reste aucun ressentiment contre eux.

3° Elle prie pour eux, se ressouvenant devant Dieu de leurs besoins, le sollicitant en leur faveur, employant pour cela non-seulement par ses prières, mais encore ses bonnes œuvres, celles de ses amis, et embrassant leurs intérêts devant la Majesté divine comme s'il s'agissait d'elle-même.

4° Elle leur fait du bien, prenant part à tout ce qui les intéresse, les aidant de ses avis, de son crédit et de sa bourse s'il est nécessaire, et leur rendant, soit pour le corps, soit pour l'âme, tous les services qu'elle rendrait à ses meilleurs amis.

Ô mon Dieu, comment pourrais-je haïr ceux qui m'ont offensé, après que vous m'avez aimé lorsque j'étais votre ennemi ! Mais comment ne les aimerais-je pas, voyant que vous recherchez leur amitié lors même qu'ils vous offensent ?

**Pratique :** Prendre la résolution d'aimer ses ennemis et de ne conserver désormais aucun ressentiment pour toutes les injures qu'on pourrait nous faire, afin de pouvoir demander avec confiance que Dieu oublie toutes celles que nous lui avons faites.

---

## Dixième étrenne spirituelle

10 Janvier

### Une perle précieuse : la vertu de religion

#### Offrande

Vous connaître, vous aimer et vous servir, Seigneur Jésus, c'est avoir trouvé cette perle précieuse dont parle votre parabole. Je veux acquérir la perle pour vous l'offrir afin que vous l'accueilliez dans votre trésor et que vous la conserviez pour m'en parer au ciel.

#### Méditation

La religion est une vertu qui nous porte à rendre à Dieu et aux choses saintes, intérieurement et extérieurement, le culte et la vénération qui leur sont dus.

Une âme qui possède cette vertu honore Dieu par une souveraine estime, à cause de son excellence infinie ; par un profond respect, à cause de son incompréhensible grandeur ; par une entière soumission, à cause de son souverain domaine sur toutes les créatures.

Elle ne se contente point d'avoir dans son intérieur ces sentiments et ces dispositions, sans se mettre en peine d'en donner au dehors. des témoignages et d'en faire une profession extérieure.

Elle s'exerce surtout aux principaux actes de cette vertu, qui sont l'adoration, le sacrifice et la prière, parce qu'elle a reconnu que Dieu est la source de tout bien, que tous les hommages sans exception lui sont dus, que tout doit disparaître devant lui et que lui seul mérite d'être.

Quand elle se met en sa présence, elle le fait avec tout le respect que mérite une si haute Majesté.

Durant les saints offices, dans le temps de la prière, dans les églises et les lieux saints, elle a toute la modestie et toute la piété qu'inspire l'esprit de religion.

Animée de cet esprit, elle s'inspire du zèle que Notre-Seigneur à fait paraître avec tant d'éclat pour la maison de son Père. Ce zèle la porte à orner les églises, à parer les autels, à n'y rien souffrir qui ne convienne à la sainteté des mystères qu'on y célèbre. Elle vénère les reliques, les vases sacrés, les images et tous les objets que la bénédiction de l'Église a séparés de l'usage profane.

Elle traite les sacrements et les mystères avec respect, et n'en mangue point pour les solennités ; pour les cérémonies et pour tous les pieux usages qui ont été établis par l'Église.

Enfin, elle relève toutes ses actions, même les plus communes, par quelque motif de religion, les offrant toutes à Dieu pour hommage à sa grandeur et à sa souveraineté.

Désirant agir toujours en vue de Dieu, elle s'applique à revêtir chacune de ses actions de certains caractères qui les rendent véritablement méritoires devant le Seigneur. Pour cela, il faut être en grâce, il faut agir avec attention, il faut offrir ses œuvres à Dieu.

Ô mon souverain Maître, vos grandeurs méritent des hommages infinis ; mais, pour vous les rendre, il faudrait que nous eussions une religion infinie. Or, je le sais, cette religion infinie ne se trouve que dans Jésus votre parfait adorateur. Ne souffrez pas que je m'en sépare jamais, puisque c'est par lui, avec lui et en lui seul que je peux vous rendre tout l'honneur et toute la gloire qui vous sont dus.

**Pratique :** Dans une pensée de religion, renouveler tous les matins, à son réveil, la direction de toutes ses actions vers Dieu.

## Onzième étrene spirituelle

11 Janvier

### Une colombe : la pureté d'intention

#### Offrande

C'est vous-même, ô Jésus, qui nous avez recommandé le symbole de la colombe, dont vous nous avez proposé la simplicité comme un modèle. Je vous offre, moi aussi, une petite colombe, comptant sur votre grâce pour vous la rendre agréable et fidèle.

#### Méditation

Jamais Jésus-Christ n'a agi sans l'intention de plaire à son Père, faisant toutes ses actions pour sa gloire. C'était l'unique but de ses démarches, où aboutissaient toutes ses pensées, toutes ses paroles toutes ses œuvres. « Je ne cherche pas ma gloire, disait-il, je cherche uniquement la gloire de mon Père, qui m'a envoyé... Je fais toujours ce qui lui plaît ».

Un vrai disciple de Jésus-Christ, voulant imiter fidèlement Maître, rapporte toutes ses actions à Dieu et les fait pour son amour, suivant cette grande règle que Dieu, étant le premier principe de toute créature, doit en être aussi la fin dernière.

C'est manquer à cette règle indispensable, non-seulement que d'agir avec de mauvaises intentions, mais encore de n'en avoir que d'indifférentes, ou bien que d'agir sans en avoir aucune.

Dès lors, en premier lieu, nous rejeterons bien loin de notre esprit les intentions mauvaises ; nous ne ferons rien aux dépens de notre conscience, pour contenter notre orgueil, notre avarice, notre sensualité ; nous ne nous porterons pas à telle ou telle action plutôt qu'à telle autre uniquement parce qu'elle nous plaît davantage et revient mieux à notre honneur. L'éclat, l'applaudissement et l'estime du monde ne seront jamais la fin que nous nous proposerons.

En second lieu, nous ne nous contenterons point d'avoir des intentions indifférentes. Ainsi, il ne faut pas manger seulement pour vivre, il ne faut pas manger seulement pour se récréer, il ne faut pas pratiquer la vertu seulement parce qu'elle est honorable : laissons aux mondains cette vaine satisfaction de n'avoir point d'autre but dans leurs bonnes œuvres que de s'acquérir le vain titre d'honnêtes gens.

En troisième lieu, nous éviterons soigneusement d'agir sans avoir aucune intention. Et, comme les sources ordinaires de ce défaut sont la routine, la paresse, la précipitation et la légèreté, nous tâcherons de faire toutes nos actions, avec attention nous y emploierons tout le temps et nous ferons tous les efforts nécessaires pour nous en bien acquitter.

Enfin, nous demanderons à Dieu la grâce d'avoir de droites et saintes intentions. Quand Dieu nous les donne, nous les recevrons avec une humble reconnaissance et nous les embrasserons avec amour. Nous aurons même assez de ferveur et de circonspection pour choisir celles qui nous paraîtront les plus pures et qui peuvent le plus contribuer à la gloire de Dieu.

**Pratique :** Animer ses actions d'une intention sainte et les dégager le plus possible de tout alliage humain.

---

## Douzième étrenne spirituelle

12 Janvier

### Une hirondelle : la sagesse chrétienne

#### Offrande

« L'hirondelle, disait Jérémie, sait discerner l'époque où elle changera de climat, et mon peuple n'a pas connu le temps du jugement du Seigneur. Comment donc ose-t-il se dire sage ? » L'hirondelle encore façonne sagement son nid, « et l'or lui-même, dit l'auteur des Proverbes, est moins précieux que le nid de la sagesse ». Or, je veux être sage, Seigneur, et vous offrir en mon âme la prudence de l'hirondelle.

#### Méditation

Le Saint Esprit, voulant nous inspirer l'amour de l'estime de la véritable sagesse, l'appelle la science des Saints, la vie et la paix de l'âme, la gardienne et la directrice des vertus, sans laquelle ou elles ne sont que des vices, ou elles sont inutiles pour le salut.

L'apôtre saint Jacques nous a donné les marques auxquelles nous reconnâtrons la véritable sagesse chrétienne. « La sagesse qui vient d'en haut, dit-il, est premièrement chaste, puis amie de la paix, modérée, facile à persuader, unie de sentiments avec les bons, pleine de miséricorde et de bons fruits, ne jugeant point, n'ayant point de dissimulation ».

1° *Chaste*. Le premier soin de la sagesse chrétienne, ce qu'elle a le plus à cœur, c'est de nous faire veiller constamment à la garde de la pureté, de nous faire fuir les moindres occasions qui pourraient la ternir, et de nous faire vivre pour cela dans une mortification universelle de nos sens.

2° *Amie de la paix*. La sagesse chrétienne se plaît à mettre l'ordre partout, et, comme elle n'agit jamais que par règle, avec mesure et selon la volonté de Dieu, elle apporte toujours avec elle la véritable paix, qui est le fruit de l'ordre.

3° *Modérée*. La sagesse chrétienne règle si bien l'intérieur que l'extérieur s'en ressent et se montre avec toute la modestie que demande la présence de Dieu et l'édification du prochain.

4° *Facile à persuader*. Elle rend le cœur docile et l'esprit soumis, et, comme elle ne souffre point que l'âme suive ses propres lumières, ni qu'elle résiste aux bons avis qu'on lui donne, elle le met en état de faire avec facilité toutes sortes de biens.

5° *Unie de sentiment avec les bons*. Elle veut qu'on soit d'accord avec les bons serviteurs de Dieu, que l'on soit ravi de les voir remplis de grâces, faisant de grandes choses et s'excellant en toutes sortes de vertus.

6° *Pleine de miséricorde et de bons fruits*. Elle veut que nous soyons pleins de miséricorde et de bonnes œuvres, que nous tâchions de faire du bien aux malheureux, d'être utiles à tout le monde, et de prouver partout la gloire de Dieu et le salut du prochain.

7° *Ne jugeons point*. Son esprit n'est point un esprit de critique ni de mesure. Elle est même si éloignée de condamner les autres, qu'elle ne s'arrête aucunement à examiner leur conduite pour en porter un jugement, à moins d'y être obligée par les devoirs de sa charge.

8° *Sans Dissimulation*. La véritable sagesse chrétienne est simple et sans fond ; elle aime tellement la conduite et la franchise qu'elle ne peut souffrir la finesse, la duplicité et le déguisement.

**Pratique** : Demander souvent cette vertu par l'intercession de Marie, la plus prudente de toutes les vierges, que Dieu a choisie pour être le siège et le trône de la sagesse éternelle.

## Treizième étrenne spirituelle

13 Janvier

### Un bouquet d'hysope : l'humilité

#### Offrande

Voulant indiquer le contraste entre le cèdre, qui est le plus élevé de tous les arbres, et l'herbe, qui occupe la plus petite place dans ce règne créé, l'écrivain sacré nomme l'hysope, qui sort des fentes de la muraille. Je veux être comme l'hysope, ô mon Dieu, et loin d'ambitionner d'être, dans votre champ, un grand cèdre, je ne veux qu'être l'humble plante qui s'accroche aux fentes de la muraille avec laquelle vous entourez votre possession.

#### Méditation

L'humilité est une vertu chrétienne qui fait que l'homme, connaissant sa propre misère, ne se traite qu'avec mépris et est bien aise que les autres le connaissent et le traitent de même.

Elle est la source, le fondement et la racine de toutes les autres ; elle est comme le véritable siège de la grâce, la semence de la gloire et le sceau qui distingue les élus, pour employer les expressions mêmes des saints docteurs.

Cherchons donc à nous bien connaître nous-mêmes, et pour cela réfléchissons à ce que nous sommes dans le fond de notre nature : notre véritable origine, c'est le néant, et notre être tendrait au néant, si la toute-puissance de Dieu ne le soutenait. Indigent, faible, abject, vil et méprisable par son propre fonds, l'homme de lui-même n'a rien, n'est rien, ne peut rien, pas même avoir une seule bonne pensée. De plus, ayant offensé Dieu, il est réduit par son péché au-dessous du néant, puisque le pécheur n'est pas autre chose qu'un néant rebelle et armé contre la majesté divine. Dès lors, il mérite d'être privé de toutes les grâces et d'être abandonné aux passions les plus honteuses et à la plus cruelle persécution des démons. Or, Dieu est si bon qu'il ne nous retire point sa grâce, bien que notre nature soit si mauvaise que, même avec la grâce divine, à peine faisons-nous une bonne action où il ne se rencontre quelque défaut.

Voyant qu'elle n'est que néant et que péché, l'âme humble ne conçoit que des sentiments de mépris pour elle-même.

Le peu d'estime qu'elle a d'elle-même en regardant sa propre abjection est accompagné de patience ; celle-ci lui fait regarder le mépris qu'on fait d'elle comme une grâce. Elle se fait dès lors une règle absolue de ne se préférer jamais à une autre ou de ne chercher jamais aucun applaudissement. Elle est ravie que son humiliation paraisse, et non son humilité. Elle se plaît dans les mépris et les reçoit avec une joie sainte, comme venant de la main de Dieu, qui les permet pour notre bien et pour sa gloire, et elle prie pour ceux qui en sont les auteurs.

**Pratique :** éviter avec soin de jamais parler de soi, se rappelant avec quelle sévérité Notre-Seigneur a condamné le pharisien qui, dans sa prière, ne faisait que parler de lui et de se louer lui-même.



## Quatorzième étrenne spirituelle

14 Janvier

### Un passereau : la défiance de soi-même.

#### Offrande

Saint Augustin nous apprend que le passereau est l'image des âmes simples et humbles que le monde ignore ou méprise, et qui, s'attachant au Seigneur, savent prendre vers lui leur essor. Oh ! Combien les passereaux ont raison de placer en vous leur confiance, ô mon Dieu, puisque votre prophète nous apprend que vous avez planté les cèdres du Liban pour y suspendre les nids des passereaux ! Je veux être comme un humble et confiant passereau afin de voler vers vos montagnes saintes et d'y fixer à jamais ma demeure.

#### Méditation

L'âme présomptueuse met sa principale confiance en ses propres forces, et elle a toujours trop bonne opinion d'elle-même. C'est à ce signe général qu'on la reconnaît.

Elle ne saurait se persuader qu'elle doive rien craindre pour ses faiblesses : tout lui paraît possible, et, pour peu de talent qu'elle ait, elle croit toujours en avoir assez pour réussir dans ses entreprises.

Dans celles mêmes qui regardent le salut, elle se croit suffisante par elle-même. On a beau lui représenter le sentiment des saints sur la nécessité d'avoir un bon conseil spirituel, elle ne saurait se persuader qu'un tel conseil soit fait pour elle.

Quand elle reçoit de Dieu quelques grâces, elle les attribue ordinairement à ses propres mérites, elle se croit même digne d'en recevoir de nouvelles, et, si elle voit les autres ne recevoir pas les mêmes faveurs qu'elle, elle s'imaginera que cela vient de ce qu'elle vaut beaucoup mieux que les autres.

De ce qu'elle n'est pas une criminelle et une pécheresse adonnée aux derniers dérèglements elle s'en fait un continuel motif de propre complaisance ; au lieu de se confondre en se voyant encore sujette à mille faiblesses et remplie de mille imperfections, elle n'a nulle crainte des jugements de Dieu, et elle se tient en paix comme si elle avait une entière assurance de son salut.

Si elle remarque chez les autres des talents qu'elle n'a pas, elle se flatte toujours d'avoir certaines qualités qui l'élèvent au-dessus d'eux ; et, si elle est obligée de reconnaître qu'ils sont plus parfaits, elle ne manque pas de l'attribuer à ce qu'ils ont plus de grâces, jamais elle ne l'attribue à ses infidélités.

Elle veut qu'on ait pour elle de grands égards, elle demande toujours des distinctions et des préférences.

Enfin, elle est tellement remplie d'elle-même, qu'elle semble en être idolâtre. Elle n'approuve que ce qu'elle fait, elle n'estime que ce qu'elle dit, elle ne cède presque jamais à personne, et elle se rend, par sa fierté et par son entêtement, insupportable à tout le monde.

**Pratique :** faire un ferme propos de mettre toujours en Dieu son appui, et de ne jamais présumer de soi-même, en dehors de la grâce de Dieu.

---

## Quinzième étrenne spirituelle

15 Janvier

### Des fleurs cueillies dans la vallée : la composition de son extérieur

#### Offrande

Les vallées comparées aux montagnes expriment principalement la modestie et les âmes modestes. C'est au fond des vallées que fleurissent certaines fleurs plus délicates à qui le grand air et un soleil trop brûlant ne conviennent point. Je vous offre ces fleurs de vallée, ô mon Jésus, afin que les eaux de votre grâce descendent avec plus d'abondance dans mon âme, attirées par l'humble modestie que vous préférez.

#### Méditation

La modestie chrétienne est une vertu qui fait que, par respect pour la présence de Dieu, et dans le désir d'édifier le prochain, nous réglons avec bienséance tout notre extérieur.

On peut dès lors blesser cette vertu par la légèreté de ses regards, l'inconsidération de ses paroles, par l'indécence de ses vêtements, ou par quelque dérèglement dans ses gestes dans sa démarche, dans sa tenue, dans ses actions.

Pour ne pas tomber dans ces défauts, un chrétien a soin de se remettre souvent devant les yeux cette grande règle de saint Augustin : « Qu'il n'y ait rien dans votre extérieur qui ne convienne à la sainteté de votre état et à l'édification que vous devez au prochain ».

Néanmoins, en se proposant de suivre cette règle de modestie que nous donne saint Augustin, il ne doit pas s'écarter des règles qu'ajoute saint Ambroise, lequel veut que notre extérieur soit composé ; mais sans affectation, sans artifice et sans y apporter un soin exagéré, ce qui devient alors ridicule et peut même malédifier le prochain.

Quand il tient son extérieur bien composé, ce n'est point par hypocrisie ou par pure inclination naturelle, mais il a soin de relever sa modestie par quelque motif de foi, afin de la rendre chrétienne et intérieure.

C'est la vue de Dieu qui est présent, et le respect qui est dû à sa Majesté qui le rendent modeste, suivant ce désir exprimé par l'apôtre : « Que votre modestie soit connue de tous les hommes, car le Seigneur est proche ».

Il agit ainsi pour se conformer à l'obligation que Notre Seigneur nous impose d'édifier nos frères et de les porter à Dieu son Père, C'est le zèle et l'esprit de sainteté qui fait qu'il ne peut rien souffrir, dans son extérieur pas plus que dans son intérieur, qui puisse mettre obstacle à son entière perfection.

Enfin, il est aussi modeste en particulier et en secret que devant le monde et en public. Considérant son corps comme membre de Jésus-Christ et comme temple du Saint-Esprit, il le traite avec le respect, la retenue, la modestie et la bienséance qu'il mérite à cause de cela.

**Pratique :** nous bien pénétrer de cette considération d'un grand saint que c'est aimer la très Sainte Vierge et lui plaire, que d'imiter sa profonde modestie.

## Seizième étrenne spirituelle

16 Janvier

### Du froment de vallée : La modestie chrétienne

#### Offrande

Les vallées abondent en froment, vous nous le rappelez vous-même, mon Dieu, dans les saints Livres. C'est ce froment que je veux produire dans la vallée de mon âme, ardemment désireux d'imiter cette admirable modestie, qui paraissait si fort dans la personne de votre divin Fils vivant sur la terre, que Saint Paul, voulant obtenir quelque chose des Corinthiens, les sollicite par la modestie de Jésus-Christ.

#### Méditation

Rien n'est beau à méditer comme la modestie de Notre Seigneur vivant sur la terre. Cette vertu avait en lui des charmes et des attraits qui le rendaient infiniment aimable, qui ravissaient les anges et les hommes, et qui le faisaient reconnaître, au milieu de tous les abaissements et de tous les états les plus humiliants de sa vie, pour le Dieu d'une souveraine majesté. Il suffisait de le regarder en face pour reconnaître qui il était, tant son extérieur était imprégné d'une modestie qui, au sentiment des saints, est comme un rayon, un rejaillissement et même une portion de la Divinité. Par ses discours et par la force de ses paroles, il attirait l'admiration de tous ses auditeurs. Sa démarche à elle seule était une prédication. Voulant bénir et sanctifier une action commune et dangereuse de la vie, il prenait ses repas avec la plus exacte modestie. En un mot, en toutes choses, il se montrait le modèle le plus parfait de cette vertu.

Une âme véritablement chrétienne regarde la modestie comme une vertu singulièrement digne de son estime, et qui, après avoir été sanctifiée dans la personne de Notre Seigneur, est devenue le partage des chrétiens les plus parfaits.

Il se persuade, avec les saints, que cette vertu fait la beauté et l'ornement de toutes les vertus, que sans elle il manque toujours quelque chose à sa perfection.

Il est bien convaincu que, quelque simple et quelque commune qu'elle paraisse, elle est néanmoins toute céleste et toute divine, puisque le Saint Esprit en est le principe et la source, et que, selon la doctrine de saint Paul, elle en est un des principaux fruits.

Il fait attention qu'il faut que la modestie renferme en elle de grands trésors, puisqu'une âme modeste passe pour riche aux yeux de Dieu, devant qui toutes les richesses de la terre ne sont que pauvreté. Il remet souvent devant ses yeux les quatre grands avantages que l'Écriture Sainte attribue à la modestie :

1° La crainte filiale et respectueuse qu'elle conserve dans l'âme de la personne modeste et produit parmi les témoins de sa modestie ;

2° Les richesses spirituelles qu'elle attire du ciel en abondance ;

3° La haute idée qu'elle donne de la présence et de la majesté de Dieu ;

4° La vie éternelle qui lui est donnée en récompense.

**Pratique :** bien convaincu de l'excellence de la modestie chrétienne, se persuader, avec saint Bernard, qu'il n'y a rien de plus propre ni de plus convenable à un disciple de Jésus-Christ que cette vertu.

## Dix-septième étrenne spirituelle

17 Janvier

### La myrrhe : la mortification

#### Offrande

Avec l'encens et l'or, les Mages vous présentèrent la myrrhe, divin Enfant Jésus. Cet aromate symbolisait la mortification qui vous fut si chère, et, dans le cantique, votre Eglise n'est comparée à la montagne de myrrhe que parce que la vertu des saints consiste principalement à mortifier leurs corps. Avec les Mages et l'Église, je vous offre, ô Enfant-Dieu, mes saints désirs de mortification ; bénissez et agréez la myrrhe que je vous présente.

#### Méditation

Tout d'abord, inculquons fortement dans notre âme ces paroles solennelles de saint Paul : « Mes frères, c'est de la mortification que dépend votre salut : Si vous vous mortifiez, vous vivrez ; si vous ne vous mortifiez pas, votre perte est infaillible ».

Qu'est-ce donc que cette mortification, dont l'importance nous est si vivement recommandée par l'Apôtre ?

La mortification est une vertu qui fait que le chrétien travaille, par les souffrances et par les privations, à assujettir ses sens et à réprimer leurs inclinations.

Une âme fortement chrétienne la considère comme inséparable de la profession chrétienne et comme nécessaire de nécessité de salut.

Elle remarque qu'il n'y a rien de plus souvent recommandé dans l'Évangile. Quand Notre Seigneur y dit qu'il faut se faire violence, renoncer à soi-même, haïr son âme, porter sa croix et le suivre, tout cela signifie qu'il faut se mortifier. C'est là aussi ce que saint Paul appelle crucifier sa chair avec ses convoitises ; sans quoi, dit-il, on ne peut être à Jésus-Christ. Il est impossible d'ailleurs à une âme qui ne se mortifie point, que ses inclinations ne dégèrent en passions et que ses passions ne la précipitent dans le malheureux abîme du péché.

La mortification fournit aux pécheurs le moyen de satisfaire à la justice de Dieu, aux chrétiens de rendre hommage à sa sainteté, et à tous de faire un digne sacrifice à sa grandeur souveraine.

De la mortification en outre dépend tout notre avancement et toute notre perfection, et, de même que l'immortification est l'origine de tous nos maux, la mortification est le fondement des vertus et la source de tous nos biens.

Dès lors, un véritable chrétien travaille sans cesse à corriger le dérèglement de ses sens, à arrêter l'emportement de ses désirs, à réprimer l'impétuosité de ses mouvements ; en un mot, à régler selon la foi toutes ses facultés, tous ses sens intérieurs ou extérieurs.

Examinons sérieusement si nous avons pratiqué : 1° La mortification de l'honneur et des inclinations ; 2° La mortification des passions en général ; 3° La mortification de la passion dominante ; 4° La mortification du jugement propre ; 5° La mortification de la volonté propre ; 6° La mortification de l'amour-propre ; 7° La mortification de l'imagination, cette folle du logis ; 8° La mortification de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat.

**Pratique :** n'oublions jamais qu'une des principales fins de la venue du Fils de Dieu en ce monde a été de nous offrir à son Père comme des victimes mortifiées selon la chair et vivifiées selon l'esprit.

## Dix-huitième étrenne spirituelle

18 Janvier

### La cendre : Vertu de pénitence.

#### Offrande

Le royal pénitent des Saints Livres mangeait les cendres comme du pain, voulant exprimer ainsi la pénitence qu'il faisait de ses péchés. Coupable comme lui, ô mon Dieu, je veux faire pénitence comme lui, et je vous offre la cendre symbolique, espérant de votre miséricorde que vous m'aidez à tenir la résolution où je suis de vivre et de mourir pénitent.

#### Méditation

L'esprit de pénitence, qui est l'esprit de Jésus-Christ fait pénitent pour expier nos fautes et nous recommander cette vertu essentielle, nous ayant été communiqué dans le baptême, nous met dans l'obligation inévitable de faire une continuelle pénitence. Elle est de nécessité de moyen pour les pécheurs, et sans elle il ne peut y avoir pour eux de salut. Seule, après le baptême, elle peut réparer notre innocence perdue, guérir les plaies que le péché nous a faites, nous tirer du naufrage et nous conduire au port; en un mot, c'est elle seule qui peut remédier souverainement à tous nos maux.

Ô mon Dieu, je ne saurais sans frémir penser à ce malheureux, qui, tout près de rendre l'âme, s'écrie d'une voix lamentable : « Grâce, grâce jusqu'à demain ! » Il crie de toutes ses forces, il crie de toutes ses forces, il crie plusieurs fois, mais vous ne daignez pas l'écouter, et il meurt impénitent. Que je n'oublie jamais, ô mon Dieu ! que c'est le juste châtiment dont vous menacez, par votre Prophète, ceux qui diffèrent à faire pénitence.

Considérons en quoi consiste l'esprit de pénitence.

L'âme chrétienne, animée de cet esprit, ne perd jamais de vue ses péchés, et ne cesse point, à l'exemple du Prophète, d'en gémir et d'en avoir de la douleur.

Il n'y a point de moyens dont elle ne se serve volontiers pour en obtenir le pardon : elle y emploie ses vœux, ses soupirs, ses larmes, et elle est toujours prête à donner son sang et sa vie pour mériter une telle grâce.

Elle se considère comme une criminelle coupable de lèse-majesté divine. Dans cette vue elle ne s'étonne point qu'on la traite avec toute sorte de rigueurs, et que toutes les créatures se soulèvent pour prendre le parti de Dieu contre elle. Toutes les peines intérieures dont Dieu l'exerce, les dégoûts, les sécheresses et les plus grands délaissements lui paraissent un juste châtiment de ce qu'elle a abandonné Dieu la première ; elle regarde comme une grande grâce de n'en être pas abandonnée pour une éternité.

Comme elle a un ardent et continuel désir d'expier son péché et qu'elle sait que la mort en doit-être l'expiation aussi bien que la peine, elle l'envisage avec plaisir, elle ne peut même s'empêcher quelquefois de la désirer avec bonheur, et rien ne la console davantage, lorsqu'elle voit prolonger ses jours sur la terre, que de pouvoir, par ce moyen, prolonger sa pénitence. Son plus grand attrait est pour les pénitences qui ne sont point de son choix, qui sont contraires à son inclination, et surtout pour celles qui sont attachées à son état.

Son zèle va jusqu'à vouloir souffrir pour les autres, et surtout pour celles qui sont sous sa charge et pour celles à qui elle aurait pu être une pierre comme d'achoppement et de scandale.

Enfin, se regardant toujours un membre de Jésus-Christ pénitent, elle n'a pas de plus grand désir que de répondre à la soif immense que ce divin chef a de souffrir dans son corps mystique, ne pouvant plus souffrir dans son corps naturel, et elle est ravie de se mettre en état de pouvoir dire avec l'apôtre : « J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ ».

**Pratique :** considérer souvent l'étroite obligation où se trouve le pécheur de faire pénitence pour ses péchés.

---

## Dix-neuvième étrene spirituelle

19 Janvier

### Une vigne taillée : L'amour de la croix

#### Offrande

« L'hiver est passé, le temps est venu d'émonder la vigne ». Ces paroles de l'Épouse des Cantiques, saint Bernard les interprète en disant : « L'hiver est passé, quand l'amour de Jésus-Christ succède dans notre cœur à une crainte sans amour. Il faut alors émonder la vigne. Taillez-en tout ce qui est mauvais, et votre vertu s'affermira ». Ô Jésus, l'hiver me semble passé pour mon âme, voici ma vigne, taillez-la vous-même, et émondez-la pour qu'elle produise de bons fruits !

#### Méditation

Venant au monde pour y faire pénitence de nos péchés, Notre Seigneur se charge, en y entrant, de la croix ; il la porte durant tout le cours de sa vie, et, quelque pesante qu'elle soit sur la fin de ses jours, il la soutient avec courage et y vient avec joie. Cet exemple nous montre l'étroite union qui doit exister entre la pénitence et l'amour de la croix !

Examinons donc si nous avons cet amour de la croix dont brûlent ordinairement ceux qui font profession d'une vraie pénitence.

Avons-nous une dévotion particulière au crucifiement de Notre Seigneur ? Prenons-nous plaisir à nous occuper de ce mystère et à rendre nos devoirs à ce divin Sauveur attaché à la croix, s'abandonnant à la justice de son Père pour nos péchés.

Avons-nous sincèrement désiré que la croix fut honorée par tout le monde ? Y avons-nous contribué par notre exemple, n'en parlant qu'avec admiration, portant toujours sur nous son image, la saluant avec un grand respect dans toutes les occasions, et faisant souvent le signe de la croix en esprit de religion ?

Notre amour pour la croix ne s'est-il point borné à ces marques extérieures d'estime et d'honneur ; et, quand nous avons pu nous exercer dans la pauvreté, dans le mépris et les souffrances, toutes choses sans lesquelles cet amour ne saurait être véritable, n'avons-nous point négligé de le faire ?

Quand il nous est arrivé quelque fâcheux incident, une perte de procès, la mort d'une amie, une maladie, une humiliation ; quand on nous a calomniés, qu'on nous a fait une injustice, ou que nous avons reçu quelque mauvais traitement, nous sommes-nous estimés heureux d'avoir part à la croix de Notre-Seigneur et de pouvoir boire dans son calice ?

Persuadé que la croix est le principal instrument de notre réconciliation avec Dieu, qu'elle est un remède souverain contre le péché, qu'elle est cet arbre de vie d'où découlent abondamment les grâces, les dons et les vertus, et que l'aimer est le caractère propre d'une âme pénitente, l'avons-nous désirée avec ardeur, recherchée avec empressement, embrassée avec amour, supportée avec joie ?

Loin d'entrer dans ces sentiments n'avons-nous pas tremblé et pâli souvent à ces seules approches, et n'avons-nous point été de ces âmes lâches et délicates qui, voulant faire pénitence sans rien souffrir, apportent tous leurs soins à éviter ce qui leur pourrait procurer quelque peine.

Nos croix ne nous ont-elles point été même un sujet de scandale, comme celle de Notre Seigneur la fût aux Juifs et aux Gentils, et n'avons-nous point regardé comme une espèce de folie, de vouloir souffrir quand on peut s'en exempter ?

Enfin, au lieu d'être comme ces saints, qui mettaient tout le bonheur de cette vie dans la souffrance, n'avons-nous point été de ces ennemis de la croix, dont saint Paul ne pouvait parler qu'en pleurant ?

**Pratique :** à l'exemple de l'apôtre saint André, se renouveler souvent dans l'amour et le désir de la croix.

## Vingtième étrenne spirituelle

20 Janvier

### Du bois vert : la haine du péché.

#### Offrande

Seigneur, vous vous êtes comparé vous-même au bois vert maltraité à cause de nos péchés, souffrez que je vous emprunte ce bois sacré, afin de vous le présenter comme un symbole de mon horreur pour le péché qui vous a valu un si cruel traitement.

#### Méditation

Un chrétien digne de ce nom regarde le péché comme l'ennemi irréconciliable de Dieu et le cruel meurtrier de Jésus-Christ.

Il le hait comme étant la cause de ce déluge de misères dont toute la terre a été inondée depuis la désobéissance du premier homme.

Il le fuit comme le plus grand de tous les maux, et comme le seul qui peut nous perdre pour une éternité, et que nous devons par conséquent craindre plus que les maladies les plus aiguës, que les roues et les gibets, que la mort la plus cruelle.

Il est prêt à tout perdre et à tout souffrir plutôt que de le commettre, et il en fuit comme la peste toutes les occasions. Il lui déclare pour toujours et sans relâche une guerre mortelle, il le poursuit avec la même ardeur que les ennemis les plus emportés poursuivent leurs ennemis partout où ils les rencontrent.

Il va l'attaquer jusque dans sa source par le crucifiement de sa chair avec toutes ses convoitises qui en sont le funeste principe. Il le combat même dans ses effets, que les saints appellent les restes du péché, faisant tous ses efforts pour détruire les habitudes qu'il en a contractées, pour effacer les idées qui lui en restent et pour en effacer jusqu'au moindre souvenir.

Bien plus, un chrétien vraiment pieux éprouve aussi une grande haine et une profonde aversion pour le péché véniel.

Il a grand soin d'éviter les petits mensonges, les moindres railleries, les plus légères médisances et tous ces péchés véniels auxquels on se laisse aller si aisément dans la conversation.

Il s'y croit d'autant plus obligé que souvent ce qui ne paraît aux yeux des hommes que péché véniel ne laisse pas devant Dieu d'être péché mortel.

Il craint les péchés véniels parce qu'ils disposent toujours aux mortels et que celui qui néglige les petites fautes ne sera pas longtemps sans tomber dans les plus grandes.

Il comprend bien que, quand même ses distractions dans la prière, ses négligences de tout genre, ne seraient que légers et ne le disposeraient point au péché mortel, il doit néanmoins les détester parce qu'elles contristent l'Esprit saint, arrêtent le cours de ses grâces et parce qu'un seul péché véniel est souvent la première source de la réprobation.

Il considère que Dieu a souvent châtié en ce monde le péché véniel par la mort, et le châtié en l'autre par des peines terribles, qui surpassent infiniment toutes celles de cette vie.

Enfin, il hait assez le péché véniel pour en insinuer la haine aux autres, pour n'applaudir jamais à leurs défauts et pour leur faire éviter les moindres dérèglements.

**Pratique :** adopter cette règle de conduite que les saints nous ont donnée : « C'est pour nous une règle de vertu, de nous abstenir des moindres fautes ».

## Vingt-et-unième étrenne spirituelle

21 Janvier

### Une brebis : la vertu d'obéissance

#### Offrande

Ce qui distingue surtout la brebis, c'est qu'elle est bonne, douce, obéissante et docile. Elle va où on la mène. Aussi est-elle habituellement, dans le langage de vos saintes Ecritures, le symbole de l'âme docile à la loi. C'est pourquoi je vous l'offre, ô mon Dieu, comme le gage de mes saints désirs par rapport à la précieuse vertu d'obéissance.

#### Méditation

Une âme vertueuse a pour l'obéissance toute l'estime et tout l'amour que mérite une vertu si excellente, si utile et si nécessaire.

Elle estime avec les saints que cette vertu comprend en abrégé toutes les vertus ; qu'elle en est la mère, la source et la gardienne ; qu'elle est cette voie sûre, ce chemin royal que Jésus-Christ nous a tracé par son exemple, hors duquel il n'y a point de salut.

Elle est persuadée de son utilité, dans la pensée que le vrai obéissant est toujours en paix, toujours victorieux, qu'il est comme imprenable et en état de paraître à tout moment et sans crainte au jugement de Dieu ; qu'elle a, par le moyen de cette vertu, l'avantage d'être unie à Jésus-Christ de l'alliance la plus étroite qui se puisse contracter en ce monde.

Elle la croit d'une nécessité indispensable et d'une obligation essentielle, considérant qu'il est essentiel à la créature d'obéir ; qu'il n'y a point de chrétien qui puisse s'en dispenser, après que Notre Seigneur lui-même s'y est assujetti ; que, sans l'obéissance, les prières, les grâces et toutes les bonnes œuvres ne peuvent être agréables à Dieu ; qu'elle seule, en un mot, peut nous faire éviter l'enfer et gagner le paradis.

Dans la pratique, cette vertu consiste :

- 1° à obéir à Dieu, en nous abandonnant à sa Providence, en nous conformant à sa volonté et en suivant ses lois ;
- 2° à obéir à l'Église et aux supérieurs ecclésiastiques ;
- 3° à obéir à nos supérieurs temporels et aux lois de l'État ;
- 4° à obéir au directeur de sa conscience, en suivant ses avis et ses ordres ;
- 5° à obéir aux règlements des œuvres auxquelles on appartient, ne s'en dispensant jamais sans nécessité ;
- 6° à obéir au prochain, considérant tous nos frères comme des supérieurs, et prévenant même leurs désirs ;
- 7° à obéir à toutes les créatures, subissant leur joug, comme d'instruments dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins.

Pour être parfaite, l'obéissance doit être universelle.

Il faut obéir en tout temps, en tous lieux, en toutes choses.

Elle doit être gaie, sans tristesse, sans murmure, sans contrainte.

Elle doit être pure, dégagée de tout respect humain, de crainte servile et de considération d'intérêt.

Elle doit être prompte, allant même au-devant des commandements.

Elle doit être toujours prête à voir, à entendre, à dire et à faire tout ce qu'on veut.

Elle doit être aveugle, obéissant également à tous les supérieurs, sans faire aucune différence entre eux, sans raisonner, sans remise, sans contestation.

**Pratique :** ne regarder jamais que Dieu dans la personne de nos supérieurs et l'expression de sa volonté dans celle de leurs commandements.



## Vingt-deuxième étrene spirituelle

22 Janvier

### Un agneau : La bonté et la douceur

#### Offrande

Jésus, votre précurseur vous a appelé un agneau, et la douceur de ce petit animal symbolise bien votre mansuétude. Souffrez que je vous offre, moi aussi, la douceur de l'agneau.

#### Méditation

Pour imiter la charité tendre et compatissante de Notre Seigneur, il faut s'attendrir sur les besoins du prochain et se laisser toucher de compassion quand on le voit dans la misère. Il faut s'attrister avec lui dans ses afflictions ; à l'exemple de l'apôtre, mêler nos larmes aux siennes, lui témoigner le désir que nous avons de le soulager.

Quand quelques personnes s'adressent à nous dans leurs peines, il faut les recevoir charitablement, avec un visage ouvert et avec les témoignages d'une charité sincère, au lieu de les contrister, comme nous sommes si portés à le faire, par notre mauvaise humeur, par un air triste, par un extérieur trop sévère, au lieu de les rebuter par une manière d'agir hautaine et fière. Il faut en particulier donner un libre accès aux pauvres et aux humbles que le monde méprise, tâchant, selon l'avis de saint Paul, de « complaire à tous en tout ce qui est bon ».

Quand nous parlons aux personnes sur qui nous croyons avoir quelque avantage ou quelque autorité, nous le faisons trop ordinairement d'une manière sèche, d'un ton impérieux, avec l'air d'un maître dur et emporté qui parle à son esclave plutôt qu'avec l'air d'un chrétien qui parle à son frère. Il faut descendre de notre vaine et prétendue grandeur pour nous accommoder au prochain et pour nous faire, à l'exemple de saint Paul, petit avec les petits, pauvre avec les pauvres, infirme avec les infirmes, comme ignorant avec les ignorants, en un mot, tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Mais, pour pratiquer exactement cette bonté, si indispensable aux véritables chrétiens, il faut chercher à acquérir la douceur chrétienne, qui en est la source et le fondement.

Les âmes qui ont la douceur chrétienne répriment si bien tous les mouvements de la colère, qu'elles ne s'y laissent jamais aller, pas même par surprise.

Elles ne donnent aucune marque d'impatience ni d'emportement, elles ne s'arrêtent point à ces ombrages ni à ces soupçons qui engendrent le dépit et le chagrin, et elles ne donnent nul accès à tous ces mouvements qui portent dans le cœur le fiel et l'amertume.

Elles ne sont point comme ces esprits délicats et susceptibles qui se font une peine de tout, ni de ces esprits aigres qui pour un rien se laissent aller à la froideur, à la bouderie, à l'aversion, et quelquefois même au ressentiment et à la vengeance.

Elles n'usent jamais de réparties brusques et piquantes, et encore moins de reproches et de menaces.

Elles pardonnent aisément et se réconcilient sans peine.

Elles évitent le plus possible les contentions et les disputes, elles défèrent volontiers aux sentiments des autres et ne les contredisent jamais, ou, si quelquefois elles sont obligées de le faire, c'est toujours avec la plus grande douceur.

Elles ne parlent jamais rudement, pas même quand elles doivent corriger et reprendre, à moins qu'elles n'aient vu que la douceur est inutile ; et encore, dans ces circonstances, leur réprimande est toujours tempérée par tant de douceur qu'elle se ressent plus de la bonté d'un père que de la sévérité d'un maître.

En un mot, elles sont civiles, affables, complaisantes, polies, officieuses, et, si elles ont de la dureté et de la rigueur, ce n'est que pour elles-mêmes.

**Pratique :** prendre pour règle celle que Dieu nous a donnée par son apôtre : « Étant les élus de Dieu, revêtez-vous de tendresse, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie et de patience ».

## Vingt-troisième étrenne spirituelle

23 Janvier

### Une fleur des déserts : la vertu de patience

#### Offrande

L'âme chrétienne aime le désert. C'est là que vous la conduisez, Seigneur, pour parler à son cœur. Or, la solitude du chrétien, c'est sa conscience. C'est là que je veux me réfugier, pour y jouir de la paix intérieure et vous en offrir les fleurs solitaires.

#### Méditation

Quand on est doué d'une véritable patience, on souffre en paix et sans trouble toutes les afflictions qui se présentent. Pour en arriver là, il faut modérer la tristesse et toutes les autres passions qui se soulèvent naturellement aux approches et aux premières atteintes du mal, afin que, quelque émotion qu'on ressente au dedans de soi-même, le cœur ne soit jamais troublé.

L'âme patiente règle tellement son extérieur qu'on ne voit rien, dans ses paroles, dans ses gestes, dans ses actions, qui marque de l'emportement, de la précipitation, de l'aigreur.

Elle se conserve dans cet état de paix, au milieu de ses plus grands maux, extérieurs ou intérieurs, du corps ou de l'esprit, elle se possède toujours également.

Elle ne se contente pas de souffrir sans murmure et sans ressentiment, ce qui est le premier degré de la patience qu'elle sait être d'obligation, mais elle tâche encore de souffrir avec amour et avec joie, ce qui met le comble à cette vertu.

Elle regarde tous les maux qui lui peuvent survenir avec une résolution constante de mourir plutôt que de rien faire pour les éviter et ce qui pourrait déplaire à Dieu.

S'il lui arrive quelquefois de pleurer, de gémir, de soupirer, c'est toujours avec modération, sans excès et dans une grande tranquillité de cœur. Elle ne se flatte d'ailleurs point aisément de la pensée qu'elle est patiente, parce qu'elle n'ignore pas que souvent on s'y trompe, et que très-souvent on attribue à la patience ce qui n'est que de l'insensibilité, ou l'effet d'une passion qui étouffe le sentiment de la douleur.

Elle a pour la patience tout l'amour et toute l'estime que demande une vertu que l'apôtre proclame être le premier effet de la charité et que saint Jacques nous recommande comme la consommation de toutes les vertus.

Mon Dieu, combien la patience nous deviendrait aimable, si nous pouvions croire avec les saints, qu'elle nous fait vos imitateurs et qu'elle nous rend semblables à votre divin Fils ! Ouvrez donc nos yeux sur ces grands avantages, et ne souffrez pas qu'ayant le bonheur d'être vos enfants, et d'être dévoués particulièrement à votre service, nous négligions la pratique d'une vertu que vous nous recommandez comme notre Maître et dont vous nous donnez l'exemple comme notre Père.

**Pratique :** baiser souvent la croix dans les tentations d'impatience et y contempler Notre-Seigneur s'y proposant comme modèle de patience.

## Vingt-quatrième étrenne spirituelle

24 Janvier

### Un rameau d'olivier : la vigilance sur les paroles

#### Offrande

Lorsque, après le déluge, la colombe revint vers l'Arche, elle portait dans son bec une branche d'olivier, et le patriarche y vit un signe de l'apaisement de la colère de Dieu. Effectivement, suivant saint Ambroise, l'olivier est l'emblème de la miséricorde, parce que l'huile, qui provient de ses fruits, est un remède pour nos blessures ; et, suivant saint Augustin, il désigne également la paix, parce que l'huile est le symbole de l'onction de la charité, et qu'il n'y a pas de paix sans amour. Je vous offre donc, ô mon Dieu, ce même rameau d'olivier, désireux que je suis de conserver la paix dans mon intérieur par ma vigilance à ne point la perdre par le trop parler, et la paix, avec mon prochain par ma charité dans les conversations.

#### Méditation

La vigilance dans les paroles demande qu'on ne parle ni trop ni trop peu.

Elle ne permet pas qu'on interrompe ceux qui parlent, ni qu'on prévienne par une réponse précipitée ceux qui nous interrogent.

Elle veut qu'on règle si bien le ton de la voix, qu'il ne soit ni trop haut ni trop bas, aigre ni doux, rude ni efféminé, brusque ni languissant, grossier ni affecté.

Elle ne souffre pas non plus qu'on se serve d'un ton léger, ricaneur, persifleur, pédant, impérieux, méprisant, blessant, passionné.

Elle condamne les paroles de mensonge, de raillerie, de mépris, de bouffonnerie, de flatterie, de vanité, et toutes les autres qui peuvent blesser la bienséance ou faire justement de la peine à ceux avec qui l'on converse.

Elle regarde comme peu convenable à un chrétien, spécialement voué à la piété, de s'entretenir continuellement des nouvelles du monde, de ce qui se dit en ville, ou de s'amuser à discourir de modes, de robes, de toilette, d'équipage, etc.

Elle fait que, dans le désir d'écouter et d'apprendre, on ne s'empresse pas de dire son avis sur les sujets qui se présentent, comme si l'on était plus capable d'en juger que les autres ; et, lorsqu'on le dit, c'est toujours avec simplicité. Mais, si les choses sont douteuses, on n'en parle jamais d'une manière décisive ; ni sur un ton trop hardi et tranchant.

Elle évite toute espèce de contestations et de disputes, et elle aime mieux se laisser vaincre en cédant avec douceur que d'être victorieuse en disputant avec opiniâtreté. Enfin, comme elle sait qu'on s'observe dans toutes ses paroles elle empêche de dire jamais rien qui puisse choquer la bienséance ou dont le prochain ne soit édifié.

**Pratique :** se rappeler souvent cette parole de l'apôtre saint Jacques : « Celui qui ne pêche pas par la langue, celui-là est un homme parfait ».

---

## Vingt-cinquième étrenne spirituelle

25 Janvier

### Une parure de perles : la vertu de pureté

#### Offrande

Dans l'office d'une de ses vierges les plus illustres, l'Église chante cette belle antienne qu'elle emprunte aux paroles de la sainte : « Le Seigneur a entouré ma main et mon cou de pierres précieuses, et il a attaché à mes oreilles des perles inestimables ». Que sont ces perles, ô mon Dieu, sinon les trésors de pureté dont il vous a plu d'orner l'âme de vos vierges ? C'est cette parure que je veux vous offrir, puisqu'elle vous plaît si fort.

#### Méditation

Une âme chrétienne regarde la pureté comme une vertu toute divine, qui fait que l'âme qui la conserve est un ange et que celle qui la perd est un démon. L'Écriture et les saints nous apprennent que la pureté ravit le cœur de Dieu qui regarde les âmes pures comme ses épouses, les comble de grâces et de faveurs, et leur réserve ses plus intimes communications.

Dès lors, elle les considère comme une glace de miroir bien polie, mais que le moindre souffle peut ternir. comme une belle fleur, mais si délicate, qu'un rien la flétrit comme un cristal précieux d'un éclat infini, mais qui est extrêmement fragile.

Elle a extrême horreur pour tout ce qui choque cette vertu, ne pouvant souffrir même l'ombre et l'apparence d'une impureté.

Elle en évite les occasions, même les plus éloignées, pour se bien garder d'un poison qui est très subtil.

Elle se tient toujours en garde, à cause de la fragilité de sa chair, même après une longue pratique de la vertu.

Elle veille sur ses sens, sur ses liaisons, sur son imagination, sur son cœur et sur toutes ses facultés.

Voici d'ailleurs les moyens indiqués par les saints pour conserver la pureté :

1° l'humilité, qu'ils appellent la gardienne de la chasteté, et qui éloigne l'impureté, laquelle est ordinairement la punition de l'orgueil ;

2° éviter tout excès dans le boire et le manger, et y observer les règles de la tempérance ;

3° aimer le travail et fuir l'oisiveté qui prédispose aux assauts de la chair ;

4° être fidèle à l'oraison qui attire la grâce et remplit l'âme de saintes pensées ;

5° aimer la solitude et fuir les spectacles et les sociétés mondaines, où la voix de Jésus ne se fait plus entendre.

6° embrasser avec courage les jeûnes et les mortifications indispensables à la garde de la pureté ;

7° avoir une dévotion spéciale à la Sainte Vierge, mère, modèle et gardienne de la pureté ;

8° fréquenter les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie où l'âme se retrempe et se nourrit.

**Pratique** : l'emprunter aux moyens qui viennent d'être suggérés et se proposer d'y être fidèles, coûte que coûte.

---

## Vingt-sixième étrenne spirituelle

26 Janvier

### Un lys entre les épines : la résistance aux tentations

#### Offrande

L'âme sainte est un lys, mais un lys entouré d'épines. Et en effet, dit saint Bernard, quelle est l'âme, unie à une chair mortelle, qui ne demeure au milieu des épines, qui n'ait à souffrir les tentations et l'épreuve ? Mais, ô mon Dieu, pourquoi me plaindrais-je des épines ? C'est parmi elles que fleurit le lys que je vous offre.

#### Méditation

Cette vie n'est qu'une tentation et une guerre continuelles. Aussi les âmes chrétiennes s'y attendent, et elles s'en consolent en songeant que c'est la conduite ordinaire dont Dieu se sert pour affermir les vertus et qu'il emploie vis-à-vis des âmes qui lui sont chères.

Elles ne se laissent donc point abattre par la violence ni par la longueur de la tentation, bien persuadées qu'elles ont Dieu pour témoin de leur combat, que son secours ne leur manquera pas et qu'il prendra lui-même soin de les récompenser.

Elles ne donnent pas à la tentation le temps de se fortifier, elles luttent dès le début, et elles ne cessent point de la combattre qu'elles n'aient remporté une victoire complète.

Elles s'humilient toujours dans les tentations, les regardant comme un effet de la corruption de la chair et comme un juste châtement de leurs péchés.

Sachant que l'artifice ordinaire du démon, quand il veut faire tomber une âme dans de grands crimes, est de commencer par de légères attaques, elles se défient de toutes les attaques, toutes petites qu'elles soient, et les combattent avec autant de soin que si elles étaient plus considérables.

Enfin, elles ne négligent aucun des remèdes que les saints ont employés contre les tentations : défiance de soi-même, confiance en Dieu, union à Notre-Seigneur, recours à la Sainte Vierge, et surtout vigilance et prière.

Il est certaines tentations plus fréquentes et plus dangereuses, contre lesquelles il est à propos de se prémunir plus particulièrement, en employant les moyens suivants :

1° Dans les tentations contre la foi, il faut tout d'abord ôter à son esprit la liberté de raisonner et de discuter avec le démon, puis, faire des actes de foi contraires au doute qu'il nous inspire, se confier en Dieu qui est la vérité infaillible, et le prier d'affermir la foi en notre âme.

2° Dans les tentations contre l'espérance, il faut songer à la bonté infinie de Dieu, à son désir de nous sauver et à ses promesses de nous recevoir quand nous reviendrons sincèrement à lui.

3° Dans les tentations d'impureté, fuyez d'abord tout ce qui peut les causer, priez pour obtenir la grâce de Dieu, faites quelque mortification, occupez-vous de quelque sainte pensée et tout de la passion de Notre Seigneur.

4° Dans les tentations contre le prochain, excitons-nous à l'aimer et à lui faire du bien dans la pensée que tous les chrétiens sont frères, enfants de l'Église et membres de Jésus-Christ.

5° Dans les tentations d'orgueil et de vanité, ayons soin de pratiquer quelques actions humiliantes, considérant qu'à Dieu seul revient tout honneur et toute gloire, et que, pour nous, nous ne méritons que du mépris.

6° Dans les tentations contre l'obéissance, rappelons-nous la sécurité dans laquelle vivent les vrais obéissants et que rien n'est agréable à Dieu comme le sacrifice de la volonté propre.

7° Enfin, pour suivre l'exemple des saints, servons-nous des remèdes suivants : de la pauvreté contre l'amour des richesses, de la prière contre la tristesse, de l'abstinence et du jeûne contre la gourmandise, de la fidélité au règlement de vie contre la tiédeur, de la retraite et de la solitude contre le désir de paraître dans le monde.

**Pratique :** se rappeler souvent la grande recommandation de Notre Seigneur contre la tentation : « Veillez et priez ! »

---

## Vingt-septième étrenne spirituelle

27 Janvier

### Un aigle : la fidélité à la méditation

#### Offrande

Ô Jean, vous vous étiez reposé au Cénacle dans le cœur de votre divin Maître. C'est le nid d'aigle que vous aviez choisi ; mais, sortant de votre repos, vous avez pu dire, comme David : « J'ai dormi, et puis je me suis levé ». L'aigle s'est élancé de son nid, et, déployant ses ailes, il est allé se perdre dans les secrets ineffables de la Divinité. De loin, mais à votre suite, je veux m'élever, comme l'aigle, dans les hauteurs de l'oraison : elles reposent des fatigues de la vie et détachent des liens de la terre.

#### Méditation

Une âme sérieusement chrétienne regarde la méditation comme un exercice honorable et comme une faveur insigne que Dieu lui fait de la souffrir en sa présence et de l'honorer de sa conversation.

Elle y a recours dans ses tentations, dans ses prières, dans ses faiblesses, comme à un remède souverain, à un asile sûr, à une source féconde de toute sorte de biens. Aussi, va-t-elle à la méditation avec joie et n'en souffre la privation qu'avec douleur.

Elle est bien aise de la prolonger dans certaines occasions solennelles, au pied du Saint-Sacrement exposé, par exemple, ou dans ses jours d'abattement et de souffrance.

Avec les saints, elle la regarde comme la nourriture de l'âme, et, quand elle ne peut pas la faire à l'heure accoutumée, elle s'ingénie à la faire dans un autre moment de la journée, ainsi que les saints docteurs nous le recommandent.

Outre le temps que son règlement marque pour la méditation, elle suit le conseil de l'apôtre, qui nous recommande de faire toutes nos actions en esprit d'oraison, c'est-à-dire avec l'élévation du cœur à Dieu, en sa sainte présence et dans le but de lui plaire.

Voulant nous montrer les grands fruits de la méditation et de l'oraison, pendant qu'il priait sur le Tabor, Jésus-Christ fut transfiguré.

Oh ! qu'ils sont grands en effet les avantages qu'une âme pieuse retire de l'oraison ! Là est tout le secret de sa transformation, du changement et des progrès qu'on s'étonne parfois de voir en elle ! C'est là qu'elle apprend à être plus recueillie et plus unie à Dieu, à agir avec plus de pureté dans ses intentions, à concevoir plus d'horreur pour le péché, à conserver plus de respect pour les choses saintes, à traiter le prochain avec plus de charité, à se renoncer davantage elle-même, à s'éloigner du monde avec plus d'aversion. En un mot, c'est là qu'elle apprend à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

**Pratique :** prendre la résolution énergique et persévérante d'adopter la pratique de la méditation et de ne jamais l'abandonner durant tout le reste de sa vie.

---

## Vingt-huitième étrenne spirituelle

28 Janvier

### De l'argent épuré : le respect et amour de la parole de Dieu

#### Offrande

« La parole du Seigneur, dit le Psalmiste, est comme l'argent éprouvé sept fois ». Je veux aimer, respecter, écouter, méditer votre parole, ô mon Dieu. Agréer donc mon offrande et, m'ayant révélé la vertu de cette divine parole, apprenez-moi les dispositions avec lesquelles il me faut l'écouter.

#### Méditation

Cette parole, dit Jésus-Christ, est une semence ; la terre où elle doit être jetée est notre cœur. Voyons donc dans quel état est notre cœur pour recevoir cette divine semence.

1° Il est peut-être comme un chemin battu, ouvert à tout le monde, et où la semence ne saurait germer, parce que les passants la foulent aux pieds ou que les oiseaux l'enlèvent. C'est-à-dire, notre cœur est peut-être endurci, et, dès lors, hors d'état d'être touché de la parole de Dieu, parce qu'il est ouvert à toutes les créatures, rempli de toutes sortes d'affections, imbu des maximes du monde et même sujet à quelque mauvaise habitude. Voilà pourquoi la divine semence, ainsi méprisée, est bientôt enlevée.

2° Peut-être encore notre cœur est-il comme cette terre pierreuse où la semence germe d'abord et pousse au-dehors ; mais elle ne peut y prendre de profondes racines, à cause des pierres qui s'y rencontrent, et elle ne tarde pas à être entièrement desséchée par l'ardeur du soleil. Hélas ! que ce malheur est fréquent ! On reçoit la parole de Dieu sans répugnance, souvent même avec joie, et cependant elle ne fait sur l'âme que de très légères impressions : à peine si elles arrivent à la superficie du cœur. Un levain d'amour-propre, une inclination secrète, une affection cachée, l'attache à sa propre volonté et à son propre jugement, sont comme autant de pierres qui empêchent cette divine semence de pénétrer bien avant dans l'âme. Voilà pourquoi cette semence, se desséchant bientôt, tant d'âmes chrétiennes quittent, aux premières difficultés et aux moindres tentations, le bien qu'elles avaient commencé sous l'impression de la parole de Dieu.

3° Peut-être aussi notre cœur est-il comme cette terre remplie de ronces et d'épines, où la semence jette des racines, et s'élève jusqu'à former l'épi ; mais, comme les épines croissent et montent en même temps, elles finissent par l'étouffer et l'empêchent de porter du fruit. Voilà comment les sollicitudes de cette vie, l'illusion des richesses, les désirs sans nombre de la convoitise étouffent, même dans les âmes qui semblaient plus ferventes, la parole de Dieu, et empêchent les fruits qu'elle leur avait fait produire de devenir des fruits de vie, et d'arriver par la persévérance à leur parfaite maturité.

4° Peut-être enfin notre cœur est-il comme une bonne terre, qui produit d'excellents fruits avec abondance, et ainsi, il représente, selon saint Thomas, ces âmes fidèles qui, recevant de bonne heure la parole de Dieu avec de grands sentiments de dévotion, la gardent également dans l'adversité et dans la prospérité, et persévèrent dans ces sentiments jusqu'à la mort.

**Pratique :** Prendre la résolution de profiter mieux à l'avenir des instructions renfermées dans la parabole de l'Évangile que nous venons de méditer et pour cela avoir souvent devant les yeux ces paroles de saint Augustin : « Celui qui écoute avec négligence la parole de Dieu n'est pas moins coupable que celui qui, par sa négligence aussi, laisse tomber à terre le corps de Jésus-Christ ».

---

## Vingt-neuvième étrene spirituelle

29 Janvier

### Le froment et le vin : la dévotion à l'Eucharistie

#### Offrande

Quand le prophète Zacharie se demandait : « Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur et qu'y a-t-il de beau en lui ? » il réunissait dans sa réponse les deux symboles que je vous offre en ce jour : « Le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ! » C'est pourquoi, ô mon Dieu, je veux vivre et mourir dans l'amour de votre divine Eucharistie.

#### Méditation

Jésus-Christ habite dans nos églises, il réside sur nos autels, comme un roi dans son palais, élevé sur un trône pour être visité de ses sujets et pour en recevoir les hommages dus à sa majesté royale. C'est là que son amour les appelle tous, les plus petits comme les plus grands, pour leur faire ressentir les effets de sa magnificence et de ses divines libéralités, pour leur faire part des dons qu'il a puisés dans le sein de son Père, et pour leur faire éprouver combien il est avantageux d'aborder souvent un Maître si rempli de tendresse et de bonté pour ses serviteurs.

Qui ne gémirait, ô mon Jésus, de voir les souverains de la terre environnés d'une si grande foule, leurs palais si fréquentés, leur cour si nombreuse, pendant que vos églises sont désertes, vos autels abandonnés et votre personne sacrée bien souvent toute seule, sans aucun adorateur ! Quelle confusion pour des chrétiens qui vous reconnaissent pour leur Dieu ! Ah ! ne permettez pas, mon adorable Maître, que je sois du nombre de ceux qui vous abandonnent de la sorte, mais bien de ceux qui, à l'exemple du Prophète, ne soupirent qu'après vos tabernacles et n'ont de joie qu'au pied de vos autels.

Mais, notre divin Sauveur ne se cache point seulement dans son Sacrement adorable pour y recevoir nos adorations et nos visites, il y est surtout pour se donner à nous dans la sainte communion.

C'est dans la communion eucharistique que son amour infini se donne sans réserve : il nous y donne tout lui-même : son corps, son sang, son âme, ses grâces, ses mérites, sa divinité même. N'est-ce pas là un Dieu qui, dans les transports de son amour, se rend prodigue de lui-même ? Où est donc le cœur, tout ingrat et endurci qu'il puisse être, qui ne s'attendrisse aux approches de ce Dieu d'amour ?

Ô mon Dieu, mon Jésus, mon époux, mon amour, mon bien-aimé, mon unique, que je ne goûte que vous, que je ne me plaise qu'avec vous, que rien ne m'attire que vous ! Vous êtes tout à moi, que je sois à vous, et que mon cœur ne fasse qu'un seul et même cœur avec le vôtre ! Je veux m'approcher souvent de votre table sainte, avec une foi vive, une humilité profonde, un fervent amour, un total abandon de moi-même et un ardent désir d'être tout couronné en vous.

**Pratique :** prouver sa reconnaissance envers Jésus-Christ par l'assiduité à la Visite au Saint Sacrement et par la fréquentation de la sainte Table.

---



## **Trentième étrenne spirituelle**

*30 Janvier*

### **Une rose : la dévotion à Marie**

#### **Offrande**

C'est principalement à Marie que l'Église se plaît à attribuer le symbole de la rose, et, dans ses Litanies, elle l'appelle la Rose Mystique. Ô mystérieuse rose ! Mystère de grâce et de célestes charmes, vous êtes la parure de l'Église, soyez aussi la parure de mon cœur, et tandis que les impies se couronnent avec des roses qui se flétrissent, donnez-moi l'immortelle beauté qui seule sait plaire aux regards de Dieu.

#### **Méditation**

Tous les fidèles sont obligés d'être dévots à la très Sainte Vierge, et cela non-seulement dans leur propre intérêt, dans l'intérêt de la glorification de Marie, mais encore dans l'intérêt de la gloire de Dieu, qui se complaît dans les honneurs rendus à cette admirable créature.

En nous la donnant pour mère, Dieu nous a commandé de l'aimer. En la faisant Reine des anges et des hommes, il nous a obligés à la servir. En l'honorant lui-même par une infinité de grâces singulières, il a voulu que nous lui rendions des honneurs tout particuliers, supérieurs à ceux qu'on rend aux autres saints.

D'ailleurs, la Sainte Vierge, par la sublime qualité de mère de Dieu, par l'éminence de sa sainteté, par l'étendue de sa royauté et par mille autres titres encore, mérite tous les hommages qui peuvent être rendus une pure créature, c'est donc se rendre coupable d'une véritable injustice que de les lui refuser.

De plus, cette mère de miséricorde favorise de son amour, de sa protection, de son secours et de toutes sortes de grâces, ceux qui la servent fidèlement ; nous ne pourrions donc nous dispenser de la servir sans négliger notre salut.

Persuadons-nous donc bien que manquer d'estime pour la dévotion envers la très Sainte Vierge, c'est en manquer pour la volonté même de Dieu, laquelle se manifeste assez par le désir qu'il a de la voir établie dans tous les cœurs.

Mon Dieu, je me dévoue, selon vos desseins, au service de Celle que vous avez choisie pour épouse et que vous avez voulu rendre notre mère. Donnez-moi, je vous prie, un cœur d'enfant pour elle, afin que, rempli d'amour, de zèle et de respect à son égard, je puisse marcher sur les traces du disciple bien-aimé que l'on peut regarder comme le plus parfait de ses dévoués serviteurs, puisque vous l'avez jugé digne de tenir la place de Jésus auprès d'elle et de lui rendre tous les devoirs d'un véritable fils.

**Pratique :** la vraie dévotion à Marie consiste dans l'imitation de ses vertus.

---

## Trente-et-unième étrenne spirituelle

31 Janvier

### Des fruits mûrs : le bon emploi du temps

#### Offrande

Le Roi-Prophète compare l'homme juste et craignant Dieu à un arbre planté sur le bord des eaux, qui produit son fruit au temps voulu. C'est là ce que je voudrais être, ô mon Dieu, et voilà pourquoi, à la fin de ce mois, le premier de l'année, je vous offre mes bons désirs par rapport à la nécessité de bien employer le temps, durant l'année qui commence et pendant tout le reste de ma vie.

#### Méditation

Saint Augustin a pu dire, dans son langage vif et hardi, que le temps avait la même valeur que Dieu lui-même ; car, pour nous mériter le temps dont nous devons être justement privés à cause de nos péchés, Notre Seigneur bien voulu accepter la mort. Jugeons dès lors quelle devra être la sévérité avec laquelle ce juge des vivants et des morts examinera l'usage que nous en avons fait, puisqu'il nous demandera compte non-seulement des années, des mois, des semaines et des jours, mais de tous les moments de notre vie.

Examinons donc avec soin quel emploi nous faisons du temps, et voyons si nous n'en perdons pas une grande partie. On le perd en différentes manières :

1° Lorsqu'on ne fait rien, et qu'on vit dans une oisiveté extérieure et intérieure, comme ceux qui ne pensent à quoi que ce soit, ou qui, ne s'occupant que de pensées inutiles, de vains projets et de desseins chimériques, demeurent en repos, sans se mettre en peine de rien faire.

2° On perd le temps lorsqu'on l'emploie à mal faire, comme font ceux qui passent leur temps dans les médisances, dans les vengeances, dans les injustices, dans mille autres actions défendues par la loi de Dieu et de l'Église.

3° On perd le temps en faisant des actions in différentes sans les rapporter à Dieu, comme sont nos repas, le sommeil, les conversations, les visites, les divertissements et autres choses semblables où l'on n'aurait que des vues humaines et purement naturelles.

4° On perd le temps, lors même que l'on fait de bonnes actions, mais que Dieu ne demande pas de nous.

5° On perd encore le temps, quoique l'on fasse les bonnes œuvres que Dieu demande de nous, si on ne les fait pas avec une intention sainte, comme serait de prier, de se mortifier, de donner l'aumône, de pratiquer d'autres bonnes œuvres pour des fins qui n'auraient aucun rapport avec le salut.

6° Enfin, selon le sentiment des saints et au jugement de Dieu même, c'est aussi perdre le temps que de faire avec une sainte intention le bien que Dieu demande de nous, si on manque à le faire dans le temps, dans le lieu et dans les autres circonstances qu'il désire.

**Pratique :** Je sais, ô mon Dieu, que le temps est bien court, que sa durée est incertaine, que sa perte est irréparable. Quel sujet de gémir pour le mauvais usage que j'en ai fait jusqu'à présent ! Je fais donc une ferme résolution, ô mon Dieu, de mieux employer les moments de vie qui me restent ; moments précieux, que vous m'avez achetés au prix de votre sang, et que votre miséricorde me donne pour faire pénitence, pour obtenir le pardon de mes péchés, pour attirer la grâce, pour mériter la gloire.

---

# Petit Traité des Petites Vertus

## I. Ce que l'on entend par petites vertus

Et d'abord, quelles sont les *Petites Vertus* ?

Les Petites Vertus sont très nombreuses ; je me bornerai à vous les énumérer rapidement. Ce sont :

Une certaine indulgence, qui porte à pardonner les fautes d'autrui, bien qu'on ne puisse pas se promettre d'obtenir un semblable pardon pour soi-même ;

Un certain art de dissimuler vis-à-vis des faiblesses d'autrui, dont on paraît ne pas s'apercevoir, alors même qu'elles éclatent le plus, bien loin de se glorifier malicieusement du talent de découvrir les défauts cachés ;

Une certaine compassion qui porte à s'approprier les tristesses des malheureux, et, par corrélation, une certaine gaieté qui s'approprie les joies des heureux : la première adoucit les peines de ceux qui souffrent ; la seconde augmente le bonheur de ceux qui jouissent ;

Une certaine docilité, qui adopte sans résistance les idées justes d'un compagnon ou d'une compagne, bien qu'on ne fût pas d'abord de leur avis ; elle nous porte, par conséquent, à applaudir sans envie aux découvertes du prochain ;

Un certain empressement à prévenir les besoins des autres, de manière à leur épargner l'ennui de les éprouver et l'humiliation d'être obligés à demander du secours ;

Une certaine libéralité de cœur, qui porte à faire toujours tout ce qu'on peut, et qui, alors même qu'elle fait peu de chose, voudrait pouvoir toujours faire davantage ;

Une certaine affabilité tranquille, qui écoute les importuns sans ennui apparent, et qui instruit les simples sans reproches durs et pénibles ;

Une certaine politesse, qui porte à remplir les devoirs de civilité, non pas avec cette dissimulation gracieuse dont on use dans le monde et qu'il est si facile de reconnaître, mais bien avec une cordialité ingénue et toute chrétienne.

Toutes ces choses et d'autres semblables rentrent dans la pratique des *Vertus* que je voudrais définir. En somme donc, on appelle *Petites Vertus* l'affabilité, la condescendance, la simplicité, la mansuétude, la douceur dans les regards, dans les actions, dans les manières, dans les paroles.

Telles sont les chères et bien-aimées Vertus sur lesquelles mon cœur éprouve un doux besoin d'écrire un petit Traité. Il servira à votre instruction, et, de plus, il me reconfortera moi-même.

## II. Combien les petites vertus sont utiles et même nécessaires dans la vie sociale

Je vous ferai remarquer tout d'abord que les *Petites Vertus* sont des vertus sociales, des vertus, par conséquent, éminemment utiles à quiconque vit dans la société d'autres êtres raisonnables. Elles seraient superflues chez des ermites qui habiteraient parmi les animaux sauvages et les oiseaux des forêts. À ceux-là il suffirait de prêcher le jeûne, la mortification de la chair, le recueillement et la contemplation.

Mais il n'en est pas ainsi pour les autres solitaires. Partout où il y a des cloîtres et des cellules, au sein desquels vivent des créatures humaines dont le silence s'interrompt, quoique rarement et sobrement ; partout où il y a un four pour cuire le pain, une cuisine pour préparer les mets, une lingerie pour coudre les voiles et les robes ; partout, en un mot, où il y a un échange de services, et par conséquent un commerce nécessaire de paroles ou de signes, les *Petites Vertus* doivent trouver leur place.

Il est bien certain que, sans ces vertus, le bon gouvernement de nos sociétés est impossible. Sans elles, les familles sont dans le trouble, l'inquiétude et la désolation. Sans elles, on perd la paix domestique, cette paix qui est le meilleur allègement humain au milieu des ennuis et des chagrins de la vie, dans cette vallée ténébreuse où nous achevons notre pèlerinage. Malheur à la maison où on néglige de les pratiquer ! Les parents et les enfants, les frères et les sœurs, les époux et les épouses y vivent dans la discorde.

Sans l'amour des *Petites Vertus* comment est-il possible que deux ou trois femmes, habitant sous le même toit, ne soient point en guerre ? Peut-être y aurait-il quelque étrangeté profane à citer ici une comédie, et cependant qui niera qu'une comédie puisse être raisonnable, dire la vérité et enseigner le bien en riant ? Je vous dirai donc qu'un auteur de renom, encore vivant, a introduit sur la scène une belle-mère et sa bru. Celle-ci appartient à une famille ancienne et elle a apporté à son mari beaucoup de noblesse sans argent ; l'autre, au contraire, est issue d'une famille sans passé et elle a donné beaucoup d'argent sans noblesse. Toutes deux sont querelleuses et acariâtres, et comme elles ne veulent ni l'une ni l'autre recourir à la patience, elles ne pourront jamais s'unir par les plus petits liens d'amitié. Le dénuement de la comédie est une séparation : l'une habitera l'étage supérieur et l'autre l'étage inférieur, à la condition d'éviter soigneusement toute rencontre et même tout salut, parce que les saluts eux-mêmes pourraient être dangereux.

Quand je parcours les rues de la ville, que je passe devant certains palais et certaines maisons, où je sais les esprits agités par une dis- corde intestine, l'envie me prend de placer une inscription sur ces fa- cades. Déjà je l'écris, je la grave par ma pensée. Cette inscription, qui ne devrait jamais être effacée, pour pouvoir être lue par tous les familiers de la maison qui entrent ou qui sortent, est prise dans les Epîtres de saint Paul. Elle est bien courte : « Supportez-vous les uns les autres (Ep. 4, 2) ».

Et, pour passer de la comédie à de lamentables tragédies, la négligence de quelques-uns vis-à-vis de ces petits devoirs qui entrent dans la pratique des *Petites Vertus*, est bien souvent l'occasion de graves scandales et de haines impérissables. Ceux qui connaissent la vie du monde, savent combien d'événements très importants sont nés de causes très minimes. Un incendie sort d'une étincelle. Elles sont bien connues les querelles si graves qui s'élevèrent entre deux ministres d'Etat pour un titre refusé et pour une signature placée trop haut dans une lettre. Une paire de gants donnée adroitement, et un bol de thé maladroitement renversé, ont eu une grande part dans les événements fameux de la guerre qui a signalé le commencement du siècle. Une visite qu'une dame n'a pas voulu faire à une autre dame, a été la principale cause de la dernière guerre, dont vous avez certainement entendu parler, quelque jeune que vous fussiez à cette époque.

Mais, sans recourir à l'histoire et sans s'embarrasser le moins du monde dans ces filets de la politique, dont je me soucie peu à cette heure, et vous encore moins, nous pouvons observer les us et coutumes de nos contemporains. En nous tenant même dans le domaine de la morale qui convient à notre dessein, nous trouverons qu'un bavardage peu mesuré, une bonne parole omise, une bonne manière négligée, font naître souvent, entre les plus proches parents et les meilleurs amis, d'interminables procès, des partages désastreux de patrimoine, des séparations scandaleuses de cohabitation ou de commensalité. Plus d'une fois, je me suis trouvé présent à des disputes fort aigres et fort méchantes, occasionnées par les démentis que l'un donnait à la nouvelle racontée par un autre.

Combien n'y en a-t-il pas qui se font un point d'honneur d'obtenir une créance absolue à toutes les nouvelles qu'ils rapportent ! Il faut absolument que leurs correspondants soient toujours parfaitement informés. Il leur semble que c'est une preuve de pouvoir et de finesse que d'avoir les premiers le journal des frivolités et des nouvelles du pays. Et, en attendant, pour ces prétentions ineptes, les esprits se troublent, alors qu'il leur serait si facile de rester en paix, en pratiquant ces *Petites Vertus*, sur le compte desquelles j'ai entrepris d'écrire.

Pour en venir plus directement à ce qui vous concerne, je n'hésite pas à vous assurer que, si ces *Vertus* sont utiles à tous, elles deviennent absolument nécessaires pour vous. Ceux qui, dans le monde, déclament amèrement contre l'état religieux, répètent souvent que la condition des religieuses est déplorable. En effet, disent-ils, si elles ont le malheur de rencontrer une compagne dont le caractère leur soit antipathique, elles ne pourront pas éviter cet ennui, et les voilà forcées à demeurer ensemble pendant toute une vie. Certes, je n'ai pas l'habitude de prêter l'oreille aux dires des libertins ; mais, comme j'aime beaucoup la vérité, je suis assez disposé à reconnaître la justesse de cette objection.

Oui, c'est vrai. Les gens du monde trouvent des remèdes aux ennuis domestiques : ils sortent de la maison, ils s'occupent de diverses manières, ils recourent à des distractions variées. Les religieux eux-mêmes n'en manquent pas : ils en ont toujours un à leur disposition, et celui-là est un remède universel et admirablement efficace, celui de changer de visages en changeant de monastères. Mais les religieuses, qui ont une clôture fixe, ont aussi une société fixe. Il leur arrivera donc bien souvent de se trouver en contact avec des caractères peu sympathiques au leur, dans les emplois, à la sacristie, au réfectoire, à l'infirmerie, à l'office. L'exercice des *Vertus* sociales est une chose forcée dans une communauté aussi assidue d'exercices et d'emplois. Les religieuses ferment la porte à une foule de dangers, en entrant dans le cloître, mais elles ne peuvent la fermer à celui dont nous parlons.

Cependant, ce n'est point là une raison pour les religieuses d'estimer moins leur état. Si je prêchais dans un couvent, devant toute la communauté, je voudrais lui faire entendre un raisonnement et lui proposer une doctrine solidement appuyée sur les principes de la théologie morale et mystique. Je voudrais distinguer entre les tentations où il faut fuir et les tentations auxquelles il faut savoir résister en face. Devant les tentations occasionnées par des objets agréables, il faut

toujours tourner le dos et fuir avec grande peur. Devant les tentations, au contraire, qui nous viennent d'objets désagréables, souvent on peut et même on doit lever le front avec courage. Certaines personnes se laissent quelquefois séduire par la passion, au milieu même de leurs pratiques de dévotion. Prenons un exemple. Voici une personne qui sent son cœur trop tendrement ému par une amitié naturelle, et déjà sa conscience l'avertit de l'abandonner. Elle recourt à la prière et supplie le Seigneur de lui donner la force, non de renoncer à cette amitié, mais la force de ne pas tomber, tout en l'entretenant. Voilà une illusion, un abus de la prière. Ce n'est pas la grâce de résister, mais bien la grâce de fuir, qu'il faut demander à Dieu dans ce cas. Il n'en serait pas ainsi si cette même personne avait une inimitié, parce que, dans ce cas, tout en gardant les règles de la prudence, elle pourrait aller au-devant de l'objet de son aversion, et lui faire des amitiés.

De tout cela je déduirais cette conséquence, que les religieuses n'ont pas à se plaindre d'enfermer avec elles, dans leurs monastères, une foule de petites tentations semblables d'ennui et d'impatience, et qu'elles doivent, au contraire, travailler à lutter contre elles et à les vaincre par les actes des vertus contraires.

Cette doctrine me paraît si vraie, que si, après le sermon, une de ces religieuses, craignant de ne pas être toujours assez douce et assez affable, venait me demander conseil et me dire qu'elle compte éviter la compagnie de quelques-unes de ses sœurs, je lui répondrais : « Ma révérende mère, gardez-vous d'en agir ainsi, surmontez-vous, allez et traitez chacune de vos compagnes. sans exception, avec beaucoup de grâce et d'affabilité. Que s'il vous arrive de manquer en quelque chose à la charité, du mal de votre impatience tirez le lien de l'humilité. Humiliez-vous devant Dieu, suppliez-le de venir à votre aide, puis relevez-vous et retournez à vos compagnes avec la résolution de mieux vous observer ».

Mon conseil serait en tout semblable à celui que donna saint Jérôme à une jeune personne de famille patricienne, que sa dévotion portait à vouloir se séparer de sa mère, parce que les caractères et la manière d'agir étaient différents. « Ma mère, écrivait-elle à son saint directeur, met obstacle à mes bons desseins, elle s'oppose au pieux règlement de vie que nous avons arrêté ensemble, comme vous le savez ». Saint Jérôme lui répondait : « Peu importe, ma fille, quand même votre mère serait bien telle que vous me la décrivez, vous devez continuer de vivre avec elle : c'est le moyen d'avoir plus de mérite et d'obtenir une plus ample récompense ». Continuons.

### **III. La pratique des Petites Vertus est à l'abri de tout danger**

Les *Petites Vertus* sont des vertus sans danger. Leur sûreté vient précisément de leur petitesse. Elles ne sont pas éclatantes, parce qu'elles ont pour objet des choses de mince importance. Leur exercice n'attire point la réputation d'hommes vertueux, et le prochain les exige plus qu'il ne les admire. Pardonner une grave offense peut être un acte, même humainement, glorieux, mais oublier une légère injure, il n'y a pas là de quoi soulever l'admiration. Présenter humblement l'autre joue à celui qui vous aura donné un injurieux soufflet, c'est faire une action évangélique capable d'émerveiller ; mais se taire sur la maladresse de celui qui dérange vos cheveux ou vos vêtements, c'est faire un acte ordinaire, qui ne sera pas même remarqué.

Les *Petites Vertus* ne sont donc pas exposées à la vaine gloire, qui s'attaque seulement aux possesseurs des grandes richesses spirituelles. De plus, la vaine gloire n'a rien à voler là où on ne fait montre de rien, où l'on tient, pour ainsi dire, tout fermé et gardé sous clef.

Les *Petites Vertus* s'exercent dans le secret et dans l'obscurité. La vaine gloire les ignore et elle ne peut rendre ses embûches à leur mérite. Les missionnaires, dont l'éloquence entraîne saintement les populations et fait éclater des gémissements unanimes, ont à craindre que la vanité exerce ses larcins et ses fraudes, ses violences et ses rapines, au milieu de l'empressement des foules et des feux de leur zèle. Mais ici, tout se passe entre la conscience et Dieu. Les personnes présentes ne peuvent, le plus souvent, pénétrer les raisons pour lesquelles on a parlé ou on s'est tu. Elles ne peuvent entrer dans la pensée et comprendre qu'on est d'une opinion contraire. Elles ne peuvent lire dans notre cœur et y voir qu'il est d'un sentiment opposé. Du reste, la pratique des *Petites Vertus* est sitôt accomplie, que la vaine gloire n'a le plus souvent ni le temps ni le moyen de les surprendre. Un coup d'œil, un geste, un mot, et l'acte de vertu est fait.

D'ordinaire, la première intention qui anime la volonté, quand on entreprend une œuvre sainte, est une intention bonne. Mais cette intention pure et excellente, à mesure que l'œuvre s'accomplit, s'obscurcit, s'affaiblit et s'éteint. Je ne puis croire qu'il y ait jamais un orateur sacré qui commence sa prédication dans une intention de vanité sottise, qui ne récite du moins l'exorde avec quelque désir et quelques efforts pour former une intention droite. Le péril se rencontre à mesure qu'on avance et quand on finit le discours, si la masse des auditeurs applaudit avec vivacité et chaleur.

Saint Grégoire le Grand fut un très docte et très illustre pape. Il était arrivé presque à la fin d'un de ses principaux ouvrages, et un jour qu'il était assis à sa table de travail dans sa bibliothèque, il se prit à considérer avec complaisance ces feuillets soigneusement empilés les uns sur les autres. Ils lui avaient coûté de longues études sur les Écritures et sur les

écrits des Pères des cinq siècles précédents. Peu à peu son esprit s'enfla et il éprouvait déjà une vaine complaisance en son œuvre. Déposant alors la plume, il se repaissait intérieurement d'avance de la pensée des applaudissements et de l'honneur que ce livre allait lui procurer. J'imagine que le saint se réjouissait en songeant que son livre serait bien accueilli à la cour ; qu'il servirait à rendre le nom du Pontife romain toujours plus vénérable dans les églises grecques ; qu'en Angleterre, ce pays converti par son zèle, il serait loué comme le monument d'un docteur, son père dans la foi, et plusieurs autres imaginations de ce genre. Mais bientôt un rayon perçant de la lumière divine réveilla et rappela le bienheureux Pape à lui. Alors, se recueillant et humiliant son esprit devant le Seigneur, il poussa des gémissements, et, les yeux levés au ciel, il s'écria : « Qu'est-ce donc que ceci ? que se passe-t-il au dedans de moi ? Mon Dieu, vous savez avec quelle pureté d'intention j'ai entrepris d'écrire les Morales. Et voilà je ne sais quel prestige secret de vanité qui change les idées de mon esprit et les affections de mon cœur. Au moment où je n'aurais plus qu'à étendre la main pour cueillir le fruit mûr de tant de veilles, voilà qu'il disparaît à mes yeux et je le perds. Oh ! non, Seigneur, auteur de tout don, toute lumière et tout bien vous appartiennent. À vous seul gloire et honneur dans tous les siècles des siècles ».

Les saints eux-mêmes sont donc exposés aux tentations de la vanité, dans leurs entreprises les plus saintes, si elles sont difficiles et longues. Les *Petites Vertus* sont à l'abri de ces dangers, et cette sécurité leur vient de leur propre nature.

Mais cette sécurité résulte encore d'une autre source, à savoir : de ce que nous sommes sûrs de ne pas y retrouver cette volonté souveraine, cet amour-propre si fatalement désordonné. Ceux qui s'occupent de spiritualité savent combien cette volonté et cet amour-propre peuvent gâter notre mérite, même celui des mortifications les plus dures, du cilice ou du jeûne. Les *Petites Vertus* s'exercent comme à contre-cœur. En effet, il ne faut pas croire les avoir pratiquées d'une manière complète, lorsqu'on a rendu de bons offices, fait des amitiés à des personnes aimables et aimées. Dans ce cas, on suit plutôt son inclination naturelle et son caractère aimant. Le véritable exercice de ces vertus consiste donc à supporter les déplaisants et les ingrats, pendant que toutes nos petites passions bouillonnent au dedans de nous. Tant il est vrai que la pratique de ces vertus ne consiste pas à suivre sa volonté propre, et que leur plus bel épanouissement consiste à dissimuler l'antipathie, l'ennui, la colère et l'aversion intérieure. C'est à leur occasion que la feinte devient permise et qu'une sorte d'hypocrisie devient louable. Par feinte, j'entends l'art de paraître ne point remarquer un défaut d'attention, un manque d'égards, un mépris qu'on reçoit, comme si on était sans yeux sans oreilles. Par hypocrisie louable, j'entends l'art de montrer le calme sur son visage pendant que le cœur est agité de tempêtes, de prononcer des paroles froides pendant que le sang bouillonne, de se taire quand on éprouve la plus grande démangeaison de parler.

L'attention qu'il faut le plus avoir en pareil cas, c'est de conserver beaucoup de naturel au milieu de vos efforts, en sorte que rien de ce qui se passe au dedans de vous ne paraisse au dehors. La perfection de la patience consiste à ne pas laisser paraître, ou du moins à ne pas laisser séjourner sur notre front le moindre nuage de tristesse. Quand vous étiez encore dans le siècle, vous aurez entendu dire qu'en matière d'ajustement, dans l'arrangement de la coiffure, dans l'agencement des habits, il fallait cacher le travail du temps et les fatigues de l'art, sous une désinvolture légère et dégagée. De même, en matière de vertus, je vous dirai que l'aisance et la facilité si difficiles à acquérir, sont le dernier degré de leur perfection.

#### **IV. On a fréquemment l'occasion de pratiquer les Petites Vertus**

Les *Petites Vertus* sont des vertus usuelles, je veux dire, des vertus d'un usage fréquent et journalier, commun à tous les âges et à toutes les conditions de la vie. Certaines vertus, ou pour parler plus exactement, certains de leurs actes sont rares et comme réservés. La vie d'un grand nombre se passe, sans qu'une grave offense les transperce et sans qu'une noire calomnie les jette dans l'infamie.

Celui-là donc qui attendrait la dure épreuve de ces infortunes pour exercer la patience, pourrait attendre trop longtemps. C'est une illusion de certaines personnes pieuses, de ce forger d'étranges imaginations dans leur oratoire, et de se préparer en esprit à faire éclater l'héroïsme de leur vertu. Ils s'imaginent des cas singuliers, où ils pourront exercer des vertus extraordinaires.

Ils se nourrissent de ces fantaisies, et promènent leur imagination à travers ces magnifiques projets d'avenir. À force de rêver la vertu, ils se figurent être vertueux. Passant de la théorie à la pratique, ils s'imaginent être parfaitement vertueux. En attendant, ils sortent de cette oraison imaginative, patients imaginaires, mais en réalité âpres, revêches, irascibles, comme ils étaient avant leur oraison.

Les occasions de pratiquer nos *Petites Vertus* usuelles se présentent sans qu'on les cherche ; elles se présentent pendant toute la vie. J'ai entendu dire un jour, d'après un ancien auteur ascétique, que la chasteté était une vertu de jeunesse, tandis que l'obéissance était une vertu de vieillesse. En effet, à une novice, qui veut entrer dans un ordre religieux, tout prêche l'obéissance dès sa première entrée. La jeunesse de ses ans, son inexpérience vis-à-vis du genre de vie qu'elle veut

embrasser, tout lui persuade de vénérer ses anciennes et d'obéir à ses supérieures. Mais l'obéissance fait sentir son poids, quand une ancienne, dont le jugement fait autorité, est obligée de le soumettre à celui d'une supérieure, peut-être moins estimée qu'elle sous ce rapport.

Ces différences n'ont plus lieu, quand il s'agit de la pratique des *Petites Vertus*, lesquelles conviennent, non-seulement à tous les âges de la vie, à tous les jours de l'année, à toutes les heures du jour, mais encore à toutes les conditions et à tous les états, Il serait difficile de pouvoir proposer un cas où les circonstances nous dispensassent, du moins pendant un temps notable, de l'exercice de quelqu'une des *Petites Vertus*. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, on pourra bien ne pas faire l'aumône faute d'argent, mais on pourra toujours la refuser d'une manière vertueuse, quant aux manières dont on accompagnera ce refus, c'est-à-dire avec douceur et bonté.

Et, à cette occasion, faites avec moi une remarque parfaitement convenable à notre dessein. Les *Petites Vertus* peuvent être pratiquées, même lorsque l'exercice de plusieurs autres vertus nous est interdit. Si l'une de vous est malade, elle ne peut aller au chœur, elle ne peut travailler, elle ne peut jeûner, elle ne peut même pas quelquefois réciter son office en particulier ; mais elle pourra toujours montrer une résignation calme, obéir docilement aux ordres du médecin et du chirurgien, demander humblement l'assistance de ses sœurs et la recevoir avec affabilité.

Cette remarque acquiert encore bien plus d'importance, si nous passons de l'infirmité corporelle à la considération de la faiblesse de l'âme. De temps en temps, l'âme languit et semble comme malade. Arrivent des jours ténébreux, ou du moins de noirs quarts d'heure. L'ennui seul, divers aspects, nous paraît alors habiter partout dans le monde. Cet ennui, nous le rencontrons jusqu'en nous-mêmes, et nous ne pouvons plus nous supporter. La langueur abat notre corps, la paresse énerve notre esprit, la ferveur est éteinte, l'imagination égarée, le cœur froid, le goût de la piété a disparu ; l'oraison, les bonnes lectures, les conférences spirituelles, tout cela n'engendre plus chez nous que l'ennui. Il semble qu'il ne nous reste plus que le poids de la douleur sans nul réconfort de l'espérance. Or, cette situation si pénible d'esprit et de cœur, dans laquelle l'âme épuisée n'est plus capable de remplir ses devoirs, sera précisément l'occasion la plus opportune et la mieux choisie d'exercer avec le plus de mérite les *Petites Vertus*.

Ô Dieu du ciel, vous qui sondez les cœurs et qui jugez les pensées, de quel poids ne sera pas, dans votre balance si exacte et si sensible au moindre mérite, une réponse douce faite à une question importune, un service aimable rendu à un besoin fort peu justifié !

De tout ce que nous venons de dire résulte la preuve de notre assertion : les *Petites Vertus* sont bonnes pour tous les temps, pour tous les états, dans toutes les circonstances.

## **V. Qu'il est parfaitement raisonnable de s'appliquer à l'exercice des *Petites Vertus***

Les *Petites Vertus* sont des vertus raisonnables. Je me hâte d'expliquer ce mot. Sans doute, toutes les vertus sont raisonnables, et, bien que quelques-unes soient supérieures à la raison, cependant elles l'éclairent et la perfectionnent. Mais ce que je veux dire seulement, c'est que la pratique des *Petites Vertus* est parfaitement raisonnable, même au point de vue humain, c'est-à-dire qu'elle est fondée sur des motifs que la raison elle-même, uniquement appuyée sur ses forces naturelles, ne peut pas ne pas approuver complètement.

Le support du prochain étant la matière la plus ordinaire du plus grand nombre d'actes de nos chères Vertus, je vais vous soumettre quelques motifs que la raison nous suggère pour nous engager à supporter les autres.

Le premier motif qui nous engage à ce support du prochain, c'est la faiblesse même des personnes que nous devons supporter. La faiblesse du prochain est une recommandation en sa faveur. Nous aurons, par exemple, à supporter une personne soupçonneuse, qui ramasse pour la peser, et interprète toujours comme dite contre elle, toute parole qu'elle entend et tout signe qu'elle voit. Pour elle tout moucheron qui vole dans l'air est un éléphant qui va tomber sur elle et l'écraser, tout ver luisant est un feu qui la brûle.

En vérité, cette race des soupçonneux est fort ennuyeuse : toujours revêche, toujours au milieu de ses imaginations, elle oblige ceux qui vivent avec elle à veiller minutieusement sur leurs actes, leurs gestes et leurs regards, et encore a-t-on souvent le regret de voir qu'on n'a pas réussi. Et cependant il faut la supporter précisément à cause de sa faiblesse. Elle pêche dans ses soupçons, mais elle est déjà assez punie par ses soupçons eux-mêmes. Ah ! si nous savions quel poison c'est pour une âme, que ce soupçon tout à la fois varié et constant ! Ah : si nous savions que de tristes nuits et que de journées amères passent les soupçonneux ! Si nous savions comme ils travaillent à dissiper leurs propres nuages et à se réfuter eux-mêmes ! Mais ils sont ainsi faits, et leur nature est ainsi tournée : bientôt les voilà retombés dans leurs doutes,

approuvant de nouveau les soupçons qu'ils étaient parvenus à écarter de leur esprit. Il convient donc de les supporter, parce que, dans leur faiblesse et dans la misère de leur nature, ils sont dignes de compassion.

Supposons un autre exemple. Voici une sœur, un frère porté à la colère et aux altercations. Je vous dirai : Supportons son malheur, qui lui déplait à lui-même encore plus qu'il ne saurait nous nuire. Sa colère s'enflamme vite, mais elle s'éteint plus vite encore. Son bon cœur le porte encore plus promptement à la paix qu'il n'a été porté à la bataille. Une fois rentré dans sa cellule, il se fâche contre lui-même encore plus qu'il ne s'est fâché contre son frère. Rentrant alors dans sa conscience pour l'examiner, il demande pardon à Dieu de sa faute, il demande pardon ensuite à son offensé. Ah ! prenons donc pitié de sa faiblesse, n'allons pas augmenter par le ressentiment de notre délicatesse le poids de sa confusion !

Permettez moi de citer encore un troisième exemple, tiré d'un objet matériel. Voici une de vos compagnes malade, ou du moins elle se croit malade. Cette appréhension n'excite guère la pitié : on n'a surtout aucune compassion pour les malades qui se font encore plus malades qu'il ne le sont, à cause de leur empressement à vouloir guérir. On oublie si facilement que le meilleur moyen de recouvrer la santé perdue, c'est de mépriser, dans certaines limites raisonnables, la santé, qu'on possède ! Mais, malgré cela, je dis qu'il faut supporter cette personne ; et si le soin qu'elle prend de sa santé est par trop minutieux, je le dis de nouveau, supportons-la ; parce que ce soin excessif est lui-même une nouvelle faiblesse et une vraie maladie. Les personnes malades méritent qu'on ait beaucoup d'égards et de patience envers elles. C'est là une considération à faire, surtout dans les communautés religieuses, parce que celles qui sont fortes et en bonne santé sont naturellement portées à ne point croire aux besoins d'autrui et se prêtent difficilement à l'indulgence pour les autres. Cette considération est encore plus nécessaire, si le mal est intérieur et qu'il échappe par conséquent à l'attention des personnes peu réfléchies. Quant à ces maladies cachées, pour bien se persuader que les soins minutieux accordés par une sœur à sa santé, à l'étonnement général de sa communauté, ne sont pas un mal blâmable, il sera bon de considérer que, calcul fait des adoucissements qu'elle se procure et de ceux qu'elle se retranche par raison de santé, la perte l'emporte beaucoup sur le gain, et que l'amour-propre, si clairvoyant vis-à-vis de ses intérêts, ne permettrait pas si facilement un pareil mécompte. Il est arrivé bien des fois que telles et telles personnes, qui paraissaient délicates et difficiles pour leur nourriture, et qui encourageaient le blâme mérité par leur réputation, ont été enfin jugées, mais trop tard, atteintes d'un mal intérieur incurable.

Le second motif qui doit nous engager au support d'autrui, c'est la légèreté des fautes que nous avons à supporter. Vous vivez au milieu d'une réunion de dames choisies, que leur naissance et leur éducation mettent à l'abri de certains manquements. De plus, ce sont des religieuses qui répandent la bonne odeur de Jésus-Christ. L'amour et le désir de la perfection font que les imperfections dans lesquelles elles tombent par les faits de la fragilité humaine, sont bien légères, Quelle est donc la réunion d'hommes ou de femmes en ce monde, qui soit sans défauts, non-seulement aux yeux de Dieu, mais à nos propres yeux ? Dans une communauté, même dans la mieux réglée, il n'est pas impossible (et je prends cet exemple au hasard) qu'il se rencontre une religieuse qui soit fastidieusement occupée à vous ennuyer en parlant sans cesse de la noblesse de sa maison, du train de sa famille ; qui soit toujours à se féliciter, parce qu'elle veut que tout ce qui lui appartient soit toujours bon, excellent, exquis. Son travail sera le plus élégant, ses habits les mieux tenus, sa cellule la plus propre, sa montre la plus exacte et donnant les heures avec une précision infaillible.

Il n'est pas plus difficile d'en trouver une qui se rende ennuyeuse, parce qu'elle est toujours mécontente d'elle-même et du genre humain tout entier ; qui raconte toujours de tristes aventures, qui se plaint constamment de disgrâces et de malheurs présents, qui tremble sans cesse pour l'avenir, qui ne finit jamais de soupirer sur les désordres du siècle et dont le zèle n'est point exempt de toute amertume.

Comment devons-nous régler notre conduite vis-à-vis de caractères si différents ? On raconte qu'il y avait dans l'antiquité deux philosophes, dont l'un riait et l'autre pleurait toujours. Il se trouve des gens qui les imitent, et, par condescendance, nous devons, nous aussi, pleurer et rire. Et, comme peut rire et pleurer en même temps, nous devons pleurer après avoir ri et rire après avoir pleuré, c'est-à-dire pleurer avec ceux qui pleurent et nous réjouir avec ceux qui se réjouissent. Ce n'est point là un acte de flatterie, mais bien d'édification, puisque c'est la maxime même de saint Paul : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent ».

Le troisième motif qui doit nous engager au support du prochain, c'est, non plus seulement la légèreté des fautes, mais encore l'absence de toute faute. Nous avons à supporter bien des fautes qui ne dépendent ni de l'habitude, ni de la réflexion, ni d'aucun défaut de vertu ; fautes indifférentes en elles-mêmes et qu'on ne saurait imputer à aucun titre. Telles sont : une physionomie du visage, un ton de la voix, une manière de regarder, une tenue du corps, qui ne conviennent pas à nos goûts. Nous pouvons ranger dans la même catégorie les diverses espèces des naturels différents du nôtre : par nature, l'un est sérieux et l'autre gai, l'un est timide et l'autre hardi, l'un est pusillanime et l'autre magnanime.

La raison veut que nous soyons tranquilles et paisibles au milieu de ce désaccord physique entre le naturel et le caractère de chacun. Elle exige que nous nous accommodions à l'humeur des autres par la souplesse et le liant de la patience. Se



fâcher pour de pareilles différences serait la même chose que se mettre en colère parce qu'une personne aimera un fruit, une sucrerie qui nous déplaît.

Le quatrième motif de ce support du prochain est le besoin que nous avons tous d'être supportés nous-mêmes. Il n'y a personne, quelque bien élevé, quelque sage, quelque parfait qu'il soit, qui n'ait besoin de trouver de l'indulgence chez les autres. Aujourd'hui celui-ci me fait souffrir ; demain le même individu ou tout autre souffrira par mon fait. Certes, ce serait faire un pacte inique d'exiger pour soi-même la courtoisie et la politesse des manières, et de n'y répondre que par l'âpreté et l'orgueil.

N'allez pas me dire : Je suis un homme, je suis une femme qui connais et qui observe les convenances de la vie sociale, et je fais grande attention à conserver toutes les formes les plus polies et les plus pleines d'urbanité. Car à cela on pourrait vous répondre qu'il est facile de se faire illusion et de croire qu'on a les belles manières, mais qu'il est bien difficile de les posséder véritablement. Personne ne voit les taches qui souillent son visage. Aux autres appartient le soin de juger si nous sommes véritablement aussi aimables que nous croyons l'être. Tout au plus pouvons-nous savoir que nous travaillons à devenir tels ; et encore cette étude et cette application à plaire ne pourraient-elles pas paraître affectées et déplaisantes ?

J'écris toutes ces choses, non pas que j'ignore combien un naturel doux et aimable comme le vôtre, fournira rarement aux autres l'occasion de patienter, tandis que celui des autres la fournira chaque jour. Mais remarquez que ma thèse est générale : il nous convient de supporter les autres, parce que nous avons besoin d'être supportés nous-mêmes. Je ne prétends point vous proposer un contrat dont les charges soient strictement égales, mais bien uniquement une sorte de compensation. Je ne veux point vous inspirer une justice jalouse, je parle uniquement d'une charité libérale.

Et puis voici le fruit, je le dirai même volontiers, le gain usuraire de ce procédé : c'est là le vrai secret pour se faire aimer. Fermons nos oreilles aux méchants principes de ceux qui veulent nous conseiller le ressentiment et la fierté, sous le prétexte qu'on laisse tranquilles et qu'on respecte les susceptibles et les gens qui savent venger une injure. Ce respect ne ressemblerait-il pas à celui dont se vantait l'ortie du vieux fabuliste ? Elle insultait les herbes courtes et les petites fleurs des prés, parce que leur faiblesse les faisait fouler aux pieds des passants. Elle insultait même les pavots qui, tout en s'élevant bien haut, inclinaient la tête avec une humiliante soumission au vent et au soleil. Elle, au contraire, se tenait toujours droite et garnie de feuilles, malgré le froid et malgré la chaleur. Chacun la respectait au point que nul n'osait la toucher.

Je ne croirai jamais que personne éprouve l'ambition d'imiter l'ortie. Pour moi, je n'envie pas même la beauté de la rose, puisqu'elle nous pique si indiscrètement avec épines.

Le cinquième motif qui doit nous engager à supporter le prochain, se tire des liens qui nous unissent à celui ou à celle que nous devons supporter.

Si je parlais sur ce sujet à des séculiers, je leur dirais de remarquer qu'ils ont à exercer la vertu de patience vis-à-vis de leur propre famille et de leur propre sang. Je leur ferais observer qu'en définitive mon but est d'exhorter un fils à supporter une mère querelleuse, un mari à supporter une femme acariâtre, un frère à supporter son frère capricieux. Souvenez-vous, leur dirais-je encore, que les injures domestiques sont plus douloureuses que les injures qui nous viennent du dehors. David, ce cœur si bien fait et si tendre, se lamentait douloureusement à la vue des mauvais procédés dont il était accablé par ceux de son propre sang : Seigneur, s'écriait-il, ce sont mes propres frères qui me regardent comme un étranger (Ps. 68). Nous sommes sortis du sein de la même mère, et ils me considèrent comme si je venais d'un pays lointain. Je ne puis rien dire de tout cela à vous, qui êtes sortie de votre parenté, qui avez abandonné, avec un noble et généreux courage, votre père, votre mère et vos trois frères. Toutefois, si vous avez renoncé aux vieux liens de la chair et du sang, vous en avez noué de nouveaux, des liens spirituels et de charité. Les religieuses parmi lesquelles vous avez élu domicile sont vos sœurs spirituelles. Vous êtes toutes filles du même père, saint Benoît, héritières des mêmes maximes, obligées à la même règle. Ce sont des sœurs qui doivent vous être très chères en Jésus-Christ. Votre cloître est devenu votre patrie, il est devenu votre famille. Vos saintes compagnes sont devenues pour vous comme d'autres compatriotes et d'autres parents. Cela leur donne le droit d'être tout particulièrement aimées de vous, de récolter en abondance les fruits délicats et suaves de nos bénies et chères Vertus, au sujet desquelles je vous ai écrit une lettre qui a pris toutes les proportions d'un petit traité complet.

Donc, si jamais il vous arrivait qu'une religieuse vous agréât un peu moins ou vous offensât en quelque petite chose, dites-vous bien vite à vous-même : elle est ma sœur et je lui pardonne. Bien plus, je l'embrasse sans plus tarder et lui donne le baiser de paix fraternelle.

Qu'il fut beau le colloque d'Abraham et du Loth ! C'étaient deux pasteurs riches en troupeaux de brebis, de bœufs, d'ânes et chameaux. Leurs valets se rencontraient souvent sur le même terrain pour paître ou pour abreuver un bétail si nombreux. « Séparons-nous, dit doucement et amoureusement Abraham à Loth ; mais toi, Loth, tourne-toi du côté que tu voudras, choisis la contrée qui te plaira et te conviendra davantage par sa fertilité. Si tu vas à gauche, je tiendrai la droite ; si tu tiens la droite, j'irai à gauche. Entre nous et nos gardiens il n'y a aucune raison de laisser subsister toutes ces occasions de disputes, parce que (écoutez cette belle raison) nous sommes frères » (Gn. 13, 8). Et, puisque je viens de vous parler de cette bienveillance que saint Paul appelle la charité de la fraternité (Hb. 13, 1), et saint Pierre, l'amour de la fraternité (1 P. 1, 7), je trouve une transition naturelle pour vous faire les dernières remarques que j'ai à vous adresser sur le sujet qui nous occupe.

## **VI. La vie de Notre Divin Sauveur est un modèle continu des Petites Vertus**

Les *Petites Vertus* sont des vertus sublimes et divines.

À cette heure, je sens comme un remords de les avoir appelées Petites. Mais la faute en est à saint François de Sales, qui les appelle de ce nom. D'ailleurs, elles sont petites, dans ce sens qu'elles ont pour objet des choses de mince importance : un mot, un geste, un regard, une politesse. Mais considérez le principe d'où elles découlent et la fin vers laquelle elles tendent et dites-moi s'il en est de plus belles et de plus grandes.

Ce sont les *Petites Vertus* qui forment les grands saints. En fait de vertu, on ne considère pas combien, mais avec quelle intention et avec quel cœur on donne.

Il est célèbre le denier de la veuve, estimé bien au-dessus des aumônes abondantes du Sanhédrin (Mc. 12, 4). Saint Pierre, dans son admirable franchise, n'hésita point à interroger le Sauveur sur la récompense qui serait accordée aux Apôtres, pour avoir tout abandonné par amour pour lui (Mt. 19, 27). Et qu'avaient-ils donc quitté, ces pauvres et misérables pêcheurs ? Ils avaient abandonné des filets qui, certes, ne devaient plus être neufs. Quand le Sauveur vit Jacques et André, ils raccommodaient leurs filets sur le rivage (Mc. 1, 19) ; et ceux de Pierre s'étaient rompus sous le poids de la pêche miraculeuse (Lc. 5, 6). Mais saint Pierre, dont le cœur était si grand et l'âme si généreuse, avait laissé sa barque comme il aurait laissé un trône.

Une âme vraiment éclairée et attentive à ses véritables intérêts spirituels, vivifie et élève, par une intention libérale et magnifique, les petits actes de vertu qu'elle fait en formant le désir d'en faire de plus grands et de plus éminents, si cela était en son pouvoir.

Pour un véritable chrétien, l'exercice de nos chères Vertus est un exercice continu de charité envers le prochain. Et la charité envers le prochain est, en définitive, la charité envers Dieu, qu'on veut honorer dans le prochain. Car Dieu, en nous assurant lui-même qu'il a fait l'homme à son image, a voulu que nous l'eussions continuellement devant les yeux. Le sentiment qui doit animer lesdites Vertus, pour nous, disciples de l'Évangile, c'est la charité surnaturelle, dont elles sont la couleur et le lustre. Ce sont donc des vertus divines, sublimes et éminemment méritoires.

Ces vertus sont divines, parce qu'elles nous ont été suggérées par les préceptes et par les exemples divins de notre Maître Jésus-Christ.

La douceur a toujours été agréable à Dieu, et dans la loi ancienne, loi de sévérité et de crainte, il entre dans des détails pleins de douceur et de bonté. Pour en citer un exemple, il a daigné prendre la peine d'ordonner aux Hébreux, lorsqu'ils surprendraient un oiseau couvant ses petits dans le nid, de laisser la mère libre et sauve, leur permettant seulement de prendre les petits (Dt. 12, 7). Mais la douceur est le caractère particulier de la loi Évangélique, loi d'amour et de grâce.

En Jésus-Christ rien ne peut être considéré comme petit, et il faut tout respecter en lui avec une adoration humble et profonde. Je vous invite à admirer sa vie privée et certains traits de détail presque imperceptibles de sa douceur, que l'on oublie souvent de noter dans les méditations ordinaires.

Jésus-Christ vient au monde pour le racheter et l'instruire. Or, il passe trente ans de sa vie, caché dans une bourgade presque inconnue, sous un pauvre toit, dans un état de sujétion, d'obéissance, de retraite et de labeur. Tout cela pour servir à notre instruction : la vie de la maison, la vie de travail et la vie la plus commune du genre humain.

Il a voulu être précédé par Jean-Baptiste, qui « ne mangeait point de pain et ne buvait pas de vin » (Mt. 10, 18), parce que son précurseur devait prêcher la pénitence en habitant le désert. Pour lui, habitant des cités, il mange du pain et boit du vin, et les pharisiens le lui ont reproché (Mt. 10, 9).

Un de ces méchants l'invita à dîner. L'invitation était probablement inspirée par la méchanceté, comme il est permis de le conclure des événements qui marquèrent ce dîner. Cependant Jésus accepta. Ce fut là qu'il reçut la Madeleine. Et, pendant que la pénitente lavait ses pieds et les essuyait de ses cheveux, lui voyait que les pensées des pharisiens étaient des pensées de murmure contre sa conduite. Néanmoins il ne dit pas un mot pour se défendre. Il se mit à faire l'apologie de cette femme si bien animée d'une amoureuse componction (Lc. 7).

Une autre femme, coupable d'un grand crime, se présente à lui et il l'absout. Les maîtres de la synagogue l'entouraient à ce moment, et leur cour dur se scandalisa de cette action. Alors il se penche vers la terre, et, sans rien dire, il se met à écrire avec le doigt les péchés de chacun d'eux. Ce que voyant, tous, les uns après les autres, sous des prétextes différents, disparaissent et s'éloignent. Dans cette circonstance, ne veux pas étudier sa miséricorde envers celle pauvre pécheresse, je considère seulement sa bonté envers les docteurs, auxquels il pouvait reprocher à haute voix de si grands péchés. Il se contenta de les avertir, sans les humilier (Mt. 11).

Un habitant de la ville vient le visiter dans l'obscurité de la nuit ; on dirait qu'il rougit de rendre à la doctrine du divin Maître l'honneur qui lui est dû. Cette lâcheté et ce respect humain ne le rebutent point. Et comme cet homme pusillanime avait un cœur droit, il l'accueille, l'entretient, l'instruit, le reçoit au nombre de ses disciples (Jn. 7, 50).

On l'appelle pour un serviteur qui est malade ; il y va. Pour engager Jésus à faire cette visite dans la maison d'un militaire, quelques anciens parmi les Juifs l'en prièrent, lui exposant comment cet officiel était très dévoué à leur nation : « Il aime notre nation, lui dirent-ils, et il nous a même fait bâtir une synagogue à ses propres frais » (Lc. 7, 5). Et Jésus-Christ se rendit à ces motifs honnêtes, tirés des considérations de nationalité et de patrie.

Après avoir guéri le serviteur d'un officier et l'avoir tiré des portes du tombeau, comme on l'en avait prié, il n'attend pas qu'on le prie pour ressusciter le fils d'une veuve, dont la désolation et les larmes l'émuèrent profondément. Il l'aborde spontanément, et d'un air de bonté qui faisait pressentir le miracle : « Femme, lui dit-il de sa voix la plus miséricordieuse, de grâce, cessez de pleurer ». Puis il fait passer l'enfant du cercueil dans les bras de sa mère (Lc. 7, 12).

Un docteur de la loi, l'interrogeant sur un ton de dispute orgueilleuse, lui demande : « Quel est mon prochain ? » Et Jésus-Christ ne refuse pas de répondre avec calme (Lc. 10, 29).

Il souffre encore avec bien plus de condescendance les questions d'une femme de Samarie, qui voulait faire montre de science vis-à-vis de lui, et disputer contre notre divin Maître pour savoir sur quelle monta ne on devait rendre à Dieu le culte public. Notre-Seigneur instruit cette schismatique. Et, pour la gagner, il n'avait pas hésité à sortir de la ville sans se rebuter du soleil d'une saison brûlante, à l'heure la plus chaude de la journée.

Les Samaritains, si orgueilleux et si durs depuis leur schisme, ne voulurent pas le recevoir dans un de ses voyages, parce qu'il se rendait à Jérusalem, dont ils étaient les ennemis, ne voulant jamais aller à son temple. En conséquence, ils chassèrent les hommes qu'il avait envoyés en avant pour lui préparer un logement. Quelle dureté de refuser, non pas seulement l'hospitalité, mais même le passage ! Jacques et Jean, d'ordinaire si doux et si bons, ne purent contenir leur indignation. Ils voulaient appeler le feu du ciel. Mais Jésus leur reproche avec bonté de ne savoir pas l'esprit d'amour qu'il est venu apporter à la terre (Lc. 9, 55).

Si de petits enfants veulent s'approcher de lui, soit par pure amitié, soit dans le désir de baiser sa main, il leur fait faire place et commande à ses disciples de les laisser approcher. Il les fait venir auprès de lui et les caresse (Lc. 18).

S'il va dans la maison d'un mort, où tout le monde pleure, il pleure avec les autres (Jn. 11).

S'il va dans la maison d'un nouveau marié, là où la joie des noces excite une allégresse universelle, il fait un miracle pour augmenter la joie de tous. Remarquez de plus que son premier miracle a été de changer l'eau en un vin généreux, épargnant ainsi aux maîtres de la maison la mortification qu'ils auraient éprouvée, en manquant de vin au milieu d'un grand festin de noces, là où tout doit être abondant et somptueux (Jn. 2).

Un jour, pour l'entendre prêcher, les foules se pressaient autour de lui et l'étouffaient presque. Or, il était sur le rivage, et sur les bords de ce rivage se trouvait une barque. Il pouvait bien y monter et de là prêcher au peuple rassemblé sur la rive. Mais il ne veut pas le faire sans la permission du patron pêcheur ; il lui demanda avec civilité sa permission et son aide, *rogavit*. Puis, en récompense de ce service, il lui ordonna de jeter les filets à la mer, et tandis que pendant toute la nuit précédente, il n'avait pas pris le moindre poisson, il en prit cette fois de si beaux et de si grands, qu'il y en eut de quoi remplir deux barques (Lc. 5, 3).

L'enfant prodigue revient de ses lointains voyages et de ses désordres, et son père (ce père c'est le Seigneur, c'est lui-même qui nous l'a dit), entre autres bontés ineffables et singulières, a même l'attention de lui faire prendre des chaussures et des habits convenables, avant d'avertir les parents de venir le voir et se réjouir avec lui, et cela afin que le fils repentant n'eût pas la honte de paraître devant la parenté dans un état sale et déguenillé (Lc. 15).

Si quelques-uns de ses disciples, pressés par la faim, arrachent quelques épis, les froissant et les égrenant dans leurs mains un jour de sabbat, il ne les gronde point, mais au contraire, dans son indulgente bonté, il les défend contre la jalousie des Pharisiens (Lc 16).

Une fois, il paraît sévère dans sa réponse à la Cananéenne, laquelle n'était point fille d'Abraham, en lui disant qu'il n'était pas venu pour jeter les choses saintes aux chiens, c'est-à-dire aux idolâtres. Mais toute cette sévérité apparente tendait à lui faire une grande grâce, et à la lui faire en lui suggérant une comparaison tendre et aimable qu'il mit sur ses lèvres. « Oui, mon Seigneur, répondit la pauvre étrangère, je ne suis qu'une misérable chienne, mais les petits chiens ont coutume de manger les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres » (Mt. 15, 27).

D'autres femmes d'Israël lui sont dévouées et fournissent à tous les besoins de la vie pour la nourriture et pour le vêtement. Elles le suivent dans ses voyages et le visitent souvent. Après sa résurrection, la reconnaissance le porte à les visiter les premières, même avant ses Apôtres (Mc 16, 9).

En un mot, pour comprendre combien fut continuel en notre béni Seigneur l'exercice de l'affabilité, de la condescendance, de la douce patience, de l'amabilité, il suffit de considérer qu'il habitait et vivait avec des hommes qui, avant de recevoir le Saint-Esprit, étaient ignorants, grossiers, disputeurs, présomptueux. Il les supporta et les aima tous. Et parce que Jean les mérita, il accorda à Jean les caresses de l'amitié. Et quoi que Judas ne les méritât point, il les fit éprouver à Judas, l'apôtre choisi, dans cette dernière Cène si mystérieuse, à ce dernier soir, si triste. Ayant trempé un morceau de pain dans le plat, il le lui présente à manger. Oh ! qui aurait pu voir, sans les vénérer, à ce moment sublime, les yeux et le visage de Jésus-Christ !

C'était son enseignement de faire des caresses, un bon accueil, d'accorder des bienfaits aux gens durs et fâcheux, parce que, avec ceux qui nous sont agréables et qui sont de nos amis, chacun sait bien agir de la sorte : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, dit-il, où est donc votre mérite ? Est-ce que les pécheurs n'aiment pas aussi ceux qui les aiment ? Et si vous faites du bien à ceux qui vous en font, où est votre mérite ? Les pécheurs le font aussi » (Lc 6, 32, 83).

Oh ! comme dans toute la vie de Jésus-Christ se vérifie cette prédiction qui avait été faite de lui : que sa douceur irait jusqu'à ne pas achever d'éteindre la lampe qui fume encore ! (Is. 42, 3) « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur » (Mt. 11, 29).

## Table des Matières

Le dernier jour de l'année-----	3
1 <sup>er</sup> janvier - Un bouquet de fleurs : les vertus chrétiennes-----	4
2 janvier - Un lingot d'or : la Foi-----	5
3 janvier - Un écrin de pierres précieuses : l'esprit de foi-----	6
4 janvier - Une palme de martyr - la profession de foi-----	7
5 janvier - Une branche de lys : l'espérance chrétienne-----	8
6 janvier - Un morceau d'or passé au creuset : la Charité envers Dieu-----	9
7 janvier - L'encens : l'amour de Jésus-Christ-----	10
8 janvier - Des flots d'huile : la Charité envers le prochain-----	11
9 janvier - Un roseau : l'amour des ennemis-----	12
10 janvier - Une perle précieuse : la Vertu de religion-----	13
11 janvier - Une colombe : la pureté d'intention-----	14
12 janvier - Une hirondelle : la sagesse chrétienne-----	15
13 janvier - Un bouquet d'hysope : l'humilité-----	16
14 janvier - Un passereau : la défiance de soi-même-----	17
15 janvier. - Des fleurs cueillies dans la vallée : la composition de son extérieur-----	18
16 janvier - Du froment de vallée : la modestie chrétienne-----	19
17 janvier - La myrrhe : La mortification-----	20
18 janvier - La cendre : la Vertu de pénitence-----	21
19 janvier - Une vigne taillée : l'amour de la croix-----	22
20 janvier - Du bois vert : la haine du péché-----	23
21 janvier - Une brebis : la vertu d'obéissance-----	24
22 janvier - Un agneau : la bonté et la douceur-----	25
23 janvier - Une fleur des déserts : la Vertu de patience-----	26
24 janvier - Un rameau d'olivier : la vigilance sur les paroles-----	27
25 janvier - Une parure de perles : la Vertu de pureté-----	28
26 janvier - Un lys entre les épines : la résistance aux tentations-----	29
27 janvier - Un aigle : la fidélité à la méditation-----	30
28 janvier - De l'argent épuré : le Respect et amour de la parole de Dieu-----	31
29 janvier - Le froment et le vin : la dévotion à l'Eucharistie-----	32
30 janvier - Une rose : la dévotion à Marie-----	33
31 janvier - Des fruits mûrs : le bon emploi du temps-----	34
Petit traité des Petites Vertus-----	35

F. Scelo-Monvoisin,  
en la Fête de Saints Anges Gardiens,  
le 2 octobre 2021.